

FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Les principes de la Philosophie morale
et de la
Morale rationnelle de Renouvier

ÉTUDE HISTORIQUE ET CRITIQUE

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS
POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

Et soutenue publiquement

LE MARDI 14 MAI 1912, A 4 HEURES

PAR

Charles WYLER

GENÈVE

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE D'IMPRIMERIE, PÉLISSERIE, 18

1912

Les principes de la Philosophie morale

et de la

Morale rationnelle de Renouvier



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41551611_0073

FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Les principes de la Philosophie morale
et de la
Morale rationnelle de Renouvier

ÉTUDE HISTORIQUE ET CRITIQUE

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS
POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

Et soutenue publiquement

LE MARDI 14 MAI 1912, A 4 HEURES

PAR

Charles WYLER



GENÈVE

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE D'IMPRIMERIE, PÉLISSERIE, 18

1912

FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE
DE PARIS

Examineurs :

M. Raoul ALLIER, Président de la soutenance.

MM. Raoul ALLIER,
EHRHARDT,
Jean MONNIER,

} Examineurs.

*La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver
les opinions particulières du candidat.*

AVANT-PROPOS

« La philosophie critique a son centre dans la morale, et, dans la morale, son centre dans la liberté. Tout ce qui touche aux intérêts transcendants de l'humanité, ce qu'elle en peut déterminer pour la raison théorique, c'est de la raison pratique qu'elle en emprunte les éléments »¹.

Cette définition caractérise bien la préoccupation dominante de la pensée et de la vie de Renouvier. C'est une philosophie morale qu'il a voulu fonder. Ce sont les problèmes de l'ordre moral qui ont sans cesse sollicité son attention. Et s'il a attaqué vigoureusement les idées d'Absolu, de Substance et d'Infini, c'est qu'il voulait baser sa doctrine, et la morale qui en découle, sur des principes logiques et rationnels, indépendants de toute spéculation métaphysique.

L'exposé de cette doctrine — le néo-criticisme phénoméniste — a fait l'objet d'un bel ouvrage, de M. Gabriel Séailles, sur la *Philosophie de Charles Renouvier*. Mais M. Séailles n'a fait qu'indiquer très rapidement les thèses métaphysiques que Renouvier a tirées de ses propres principes, dans la dernière partie de sa vie, et qu'il a développées dans sa *Nouvelle Monadologie* et surtout dans son *Personnalisme*. M. André Arnal a repris ces idées dans sa *Philosophie religieuse de Ch. Renouvier*. Son ouvrage complète d'une manière très heureuse celui de M. Séailles.

Notre intention n'est pas de recommencer cet exposé. Mais, frappés de la tentative originale de Renouvier de faire de la morale une science, nous avons essayé, dans le présent travail, d'étudier les principes de cette science. Pour ce, il nous a paru indispensable d'indiquer brièvement les thèses principales de

¹ *Année Philosophique*, 1867, p. 107.

la philosophie pratique de Renouvier, pour exposer ensuite les principes purs de la morale rationnelle.

Ces principes, Renouvier les emprunte en partie à Kant, mais il les établit par une méthode différente. Nous avons marqué cette différence pour en dégager les conséquences. Et nous sommes arrivés, finalement, à la dernière philosophie de Renouvier, pour y trouver une réponse à la question du mal qui, pour la morale posée comme science, restait un problème insoluble.

CHAPITRE PREMIER

La première philosophie et le néo-criticisme de Renouvier

1. Les phases de la philosophie de Renouvier

Pour bien comprendre la morale de Renouvier, il importe de caractériser rapidement sa doctrine. La philosophie de Renouvier est le produit d'un long effort de pensée. « M. Renouvier n'est pas entré en possession de sa méthode, comme Descartes, par une sorte de surprise de génie... il y est parvenu lentement, en s'y reprenant à plusieurs fois, en se corrigeant lui-même, à la suite de longs efforts, de réflexions patientes »¹.

On peut distinguer plusieurs phases dans l'élaboration de cette philosophie, mais tous les critiques ne sont pas tombés d'accord sur cette question. M. Séailles, par exemple, distingue deux philosophies. La première, le néo-criticisme, est la seule originale, selon lui. La seconde contredit les thèses originales du néo-criticisme et verse dans la religion. Nous ne partageons pas cette manière de voir. D'abord, parce que M. Séailles néglige la première phase de la pensée de Renouvier. De 1842 à 1854, Renouvier cherchait sa voie, et il est intéressant de le voir soutenir des idées qu'il combattrait plus tard avec énergie. Il y a eu à un moment donné conversion intellectuelle complète. On ne saurait donc réunir dans une même période la philosophie des *Manuels* et celle des *Essais*. Ensuite,

¹ G. SÉAILLES. *La philosophie de Ch. Renouvier*, p. 2.

M. Séailles néglige par trop la dernière philosophie de Renouvier, celle qu'il a intitulée le Personnalisme et qui renferme l'expression définitive de sa pensée.

M. Dauriac distingue deux périodes et quatre moments. Il passe sous silence les années de recherches et commence sa division à partir du *Premier Essai de Critique générale* (1854). Dans la première période, il y a trois moments, correspondant chacun à un *Essai*. Dans le *Premier Essai* domine l'influence de Kant, dans le *Deuxième*, celle de Lequier, dans le *Troisième*, celle de Leibnitz. Cette division ingénieuse est un peu artificielle. Où placer l'influence de Hume et de Descartes, par exemple ? M. Dauriac rattache la seconde période à la première et il montre, par un ensemble de thèses communes aux deux périodes, que le Personnalisme est la métaphysique du Néo-criticisme et qu'il ne contredit pas celui-ci.

Enfin, M. Pillon, le collaborateur de Renouvier, a donné dans la *Revue Philosophique* de 1906 une division qui nous paraît la plus juste. Il distingue trois phases. La première, celle des *Manuels*, est panthéiste. La deuxième, celle des *Essais*, de la *Science de la Morale*, est néo-criticiste, phénoméniste. La troisième, celle de la *Nouvelle Monadologie* et du *Personnalisme*, est théiste, mais sa méthode reste néo-criticiste. Entre la première et la deuxième période, il y a opposition complète. Dans la première, Renouvier admet sans la comprendre la conciliation métaphysique des contraires, de l'infini et du fini, de la nécessité et de la liberté. Dans la deuxième, le principe de contradiction posé à la base du système l'amène à rejeter l'infini et la nécessité absolue, et à n'accepter que le fini et la liberté. Dans la troisième, Renouvier étend les limites de son investigation par l'étude de questions jusqu'alors écartées. Il tire de ses principes néo-criticistes des conséquences théistes. Renouvier lui-même n'a jamais entendu séparer son Personnalisme de son Néo-criticisme. Dans sa pensée, l'un est le développement naturel et régulier de l'autre.

En résumé, la pensée de Renouvier se divise en trois périodes :

1^o Période de recherches. 1842-1854.

2^o Période logique. 1854-1882.

3^o Période spéculative. 1882-1903.

La *Science de la Morale* (1869) se place au centre même de la deuxième période. Il nous suffit donc, ici, de résumer la première période et de caractériser la deuxième pour comprendre la morale de Renouvier. C'est après l'étude de la *Science de la Morale* seulement qu'il sera nécessaire d'exposer les thèses métaphysiques, compléments des principes de cet ouvrage.

2. La première philosophie de Renouvier

Renouvier a raconté lui-même son évolution en philosophie. Fortement influencé dans sa jeunesse par les prédications saint-simoniennes, il croyait que toute la connaissance acquise jusqu'alors ne valait rien. La science et la société allaient être reconstruites *a priori*, conformément à un plan révélé auquel se rallierait l'humanité entière. La philosophie mathématique de Comte, dont il suivit les cours en 1834, à l'Ecole Polytechnique, la lecture des *Principes* de Descartes en 1836 l'engagent à se vouer entièrement à la philosophie. Il collabore à l'*Encyclopédie Nouvelle* de Pierre Leroux et Jean Reynaud, envoie, en 1842, un mémoire sur le cartésianisme à l'Académie des Sciences morales et politiques, qu'il publie la même année sous le titre de *Manuel de Philosophie moderne*. En 1844, il fait paraître le *Manuel de Philosophie ancienne*, en 1848, le *Manuel républicain de l'homme et du citoyen*.

Dans ces premiers ouvrages, Renouvier part de ce principe : la contradiction siège dans la raison même. Il faut admettre en même temps l'absolu et le relatif, l'infini et le fini, la liberté et la nécessité. « La conciliation des principes de la liberté et de la nécessité permet l'ébauche d'une théorie générale de morale et de politique propre à réunir les points de vue les plus opposés »¹. A la base de la morale se trouvent trois

¹ *Manuel de Philosophie moderne*, p. 439.

principes. Le principe de la *perfection* représente l'idée de *nécessité* que tout système éthique doit contenir. Le principe de la *sympathie* représente l'idée de la *liberté*. On ne peut, en effet, nier l'amour désintéressé et la vertu spontanée. Le troisième principe, qui existe surtout dans l'homme social, est l'*honneur*, qui s'exerce dans une sphère morale inférieure aux deux autres, mais dont l'*utilité* est immense. La morale repose sur la croyance. La croyance est variable parmi les hommes. Donc la morale *doit* varier et les institutions humaines avec elle.

Dans le *Manuel Républicain*, Renouvier est surtout préoccupé par les questions à l'ordre du jour à cette époque (nous sommes en 1848). Il préconise un socialisme qui respecte les droits de la personne. Il pose des devoirs, mais le devoir n'est conçu que comme simple affirmation de la conscience et du cœur. Il distingue des devoirs qui n'obligent pas (la fraternité, par exemple) et des devoirs qui obligent (la justice). Il croit à la marche fatale des événements et au progrès indéfini. Il croit que l'ordre éternel des choses, établi par Dieu, troublé par notre mauvais usage de la liberté, reste cependant le même, au fond. Il confond le christianisme et le socialisme. Il donne au peuple le droit de juger de la valeur des actes moraux personnels. Ce *Manuel* n'offre donc pas encore de pensée maîtresse d'elle-même. Il y faut cependant relever une formule très nette qui sera reprise dans la *Science de la Morale* : « Il n'y a pas deux morales, une pour l'homme pris à part, une autre pour la société de tous les hommes pris ensemble. Mais ce qui est bien pour tous est bien pour chacun »¹. Renouvier est déjà fixé sur ce point.

3. Le Néo-criticisme phénoméniste

En 1854 paraissait le *Premier Essai de Critique générale*. Renouvier inaugure avec cet ouvrage sa véritable philosophie : le néo-criticisme phénoméniste. Son ambition est de continuer l'œuvre de Kant. Le nom même qu'il donne à sa doctrine l'in-

¹ *Manuel Républicain*, p. 117.

dique clairement. Le terme de criticisme pourrait faire naître dans l'esprit l'idée d'une philosophie négative. Mais l'intention de Renouvier n'est pas de faire œuvre négative. Le criticisme tire son nom de ce qu'il juge, choisit, prononce, décide. (κρίνω = discerno, judico ; κρίσις = examen, judicium). Le criticisme affirme, ce n'est pas un scepticisme déguisé, c'est au contraire une doctrine croyante.

A la base du criticisme, Renouvier place le principe de contradiction. Il affirme que le monde ne peut être connu que par les phénomènes. La certitude suppose la croyance. Enfin la morale est à la base même de tout son système. Examinons rapidement ces différents points.

A. Renouvier avait repoussé le principe de contradiction comme un reste d'une vieille logique hors d'usage. Son *Premier Essai* est un traité de logique. Il y reprend le principe qu'il avait rejeté avec dédain. Il en fait le principe fondamental de toute sa doctrine. Le contradictoire est la ruine de la raison, non son ferme appui. La vérité n'est pas dans l'acceptation de toutes les contradictions. Cette méthode ne conduit qu'à l'incompréhensibilité et à la confusion. La condition même de l'existence de la pensée, le premier de ses principes est celui de la contradiction. « Pour qu'il y ait vraiment contradiction, il faut que les termes opposés, rapportés à un seul et même sujet, dans un seul et même rapport, donnent lieu à des propositions contraires ».

On ne peut donc affirmer en même temps et sous le même rapport l'infini et le fini, la nécessité et la liberté, l'absolu et le relatif, la substance et le phénomène. Le monde est fini, l'homme est libre, le réel est relatif et nous ne connaissons que les phénomènes. Nous avons à établir les rapports qui lient les phénomènes entre eux à l'aide des axiomes logiques d'identité, de contradiction et de milieu exclu. Ces axiomes sont non seulement des lois de notre entendement, ce sont les lois de l'Univers.

La loi du nombre, expression mathématique du principe de contradiction exclut l'infini, le continu, le plein, le nécessaire. Seul ce qui peut être compris, reconstruit par notre pensée, constitue la réalité. La réalité, en effet, ne saurait violer les

lois de notre esprit et il y a une obligation logique d'enfermer les idées des choses auxquelles nous pensons dans les bornes de la possibilité de les penser. La réalité, c'est le phénomène ou un ensemble de phénomènes. Nous pouvons la comprendre par les lois qui établissent des relations entre les phénomènes. La loi la plus universelle est donc la *relation* en général.

De cette première catégorie dépendent toutes les autres : celles du nombre, de la position, de la succession, de la qualité, du devenir, de la causalité, de la finalité, de la personnalité. Cette dernière est la vivante synthèse de toutes les autres, car nous ne pouvons rien penser que sous la loi de conscience. Le monde est composé de représentations dont nous avons conscience. « Sans conscience, la représentation est inintelligible et puisque le monde est un ensemble de représentations, il est donc un ensemble de consciences » ¹.

B. S'il est vrai que nous pouvons avoir la pleine intelligence du monde par la connaissance de ses lois, il faut que le monde soit ordonné. Sans ordre, il n'y a pas de vie intellectuelle et morale possible. Et sans liberté pas davantage. Renouvier pose donc comme condition d'existence l'ordre par la liberté et la liberté dans l'ordre.

Le problème philosophique se pose à la liberté autant qu'à l'intelligence. La croyance a un rôle considérable à jouer en philosophie. Il n'y a pas de principes évidents qui s'imposent à l'intelligence. La science n'est pas toute la connaissance. Connaître, c'est savoir, mais c'est croire aussi. La croyance est le fondement de la pensée et de la connaissance. Les actes de jugement et d'affirmation sont des croyances, car rien d'extérieur ne nous en garantit la vérité. Seule la conscience s'affermissant sur elle-même donne à nos jugements et à nos affirmations leur pleine valeur.

Le devoir de croire dérive du devoir d'agir. Il est un postulat d'harmonie entre la conscience et le monde. La croyance nous permet d'accéder à la vérité sous la double autorité de la raison et de la morale.

¹ *Logique*. Tome III, p. 207.

Quels sont les objets de la croyance ? Ce sont l'acceptation de l'esprit par lui-même, l'existence du monde externe, la distinction des existences individuelles, l'accord des lois de l'esprit et des lois des phénomènes. Pour penser, il faut croire, pour croire, il faut vouloir, pour vouloir, il faut être libre. « La liberté que nous pouvons admettre est ce caractère de l'acte humain, réfléchi et volontaire, dans lequel la conscience pose étroitement uni le motif et le moteur identifiés avec elle, en s'affirmant que d'autres actes exclusifs du premier étaient possibles au même instant. Cette possibilité, apparente ou réelle d'ailleurs, est le titre le plus net de la liberté, l'élément le plus clair de sa définition » ¹.

La croyance règne dans les systèmes qui prétendent atteindre la certitude. Si j'entreprends d'expliquer un rapport, de le prouver, je suis obligé de faire appel à d'autres rapports que je n'explique pas. Je peux croire sans savoir, je ne peux jamais savoir sans croire. Là où la certitude se rencontre, la croyance l'accompagne et la consacre.

Le problème de la certitude est intimement lié à celui de la liberté. La certitude implique un acte de foi volontaire dans la raison personnelle. Il n'y a pas de vérité impersonnelle, il n'y a pas de certitude objective qui s'impose inévitablement. La vérité est une conquête. La certitude exige un effort. Elle est une œuvre morale. Il y a des hommes certains plutôt qu'une certitude. Encore ces hommes ne doivent-ils pas oublier qu'ils croient être certains. Il est naturel que l'acte suprême de la personne qui décide de sa certitude soit une affirmation libre qu'elle formule sur elle-même. Nous n'atteignons la vérité que parce que nous croyons pouvoir l'atteindre. L'erreur est évitable, la vérité possible. En un mot, nous sommes responsables de notre connaissance, parce que nous sommes des êtres libres, c'est-à-dire moraux.

C. Il y a toujours un élément moral dans l'acceptation de la vérité par la raison. La raison ne se scinde pas. La raison réelle est une raison pratique. La connaissance est pratique elle

¹ *Psychologie rationnelle*. Tome II, p. 73-74.

aussi. Il n'y a pas d'autre vérité. Mais se placer à ce point de vue, dira-t-on, n'est-ce pas accepter la morale comme critère ainsi que le voulait le saint-simonisme ? Il faut s'entendre. La morale, dans ce système, consistait en quelques préceptes que personne ne réalise et qui restent un pur idéal. Le vague de cette morale ne peut être garant de certitude. Mais si l'on donne à la morale un principe rationnel (celui de la justice) qui bannit tout critère fondé sur le but et la conséquence des actes, sur des appréciations individuelles, il est légitime alors de postuler la primauté de la morale. « Il entre nécessairement du moral en toute affirmation qui dépasse, en matière de faits, les faits constatables, ou l'accord unanime en matière de principes »¹. Se fonder sur une telle croyance, c'est n'atteindre jamais qu'une probabilité, objectera-t-on. Renouvier l'accorde, car soit que l'esprit affirme parce qu'il sait, soit qu'il nie parce qu'il se trompe, il s'appuie sur la croyance. C'est à la raison pratique de créer un certain ordre dans le monde. Cet ordre se fait sans cesse ; il ne s'achève jamais. Le monde tel que nous le connaissons actuellement n'est qu'un moment de l'histoire universelle, il se continue. Nous le déterminons en partie, nous le modifions par l'usage de la liberté. Par là s'explique la divergence des doctrines, relevée si complaisamment par le scepticisme. Elle est le fruit de la responsabilité morale. L'homme, en effet, possède ce don unique de créer des phénomènes nouveaux. Il est l'auteur de sa propre histoire et de l'histoire universelle.

La philosophie critique a donc son centre dans la morale. La thèse du néo-criticisme est la primauté de la morale dans l'esprit humain. On voit l'intérêt qu'il y a à étudier les principes de la morale de Renouvier.

Ces principes se trouvent posés et développés dans la *Science de la Morale* que d'aucuns considèrent comme le chef-d'œuvre de Renouvier. Dans la plupart de ses ouvrages, le philosophe traite de questions de morale. Mais ce livre reste pourtant le seul essai de systématisation qu'il ait laissé sur le sujet. Si

¹ *Critique Philosophique*, 1873. Tome I, p. 233.

trente-quatre ans se sont écoulés depuis l'apparition de cet ouvrage jusqu'à la mort de Renouvier, si sur certains points sa pensée s'est modifiée, ces modifications ne concernent pourtant pas la question de l'établissement de la morale comme science. Renouvier, sur ce point, n'a jamais varié. Il avait même une prédilection marquée pour la *Science de la Morale* et il disait à M. L. Prat quelques heures avant sa mort : « De tous les livres que j'ai composés avant mon arrivée à Perpignan, c'est la *Science de la Morale* que je préfère. J'ai écrit ce livre avec joie »¹. C'est donc à cet ouvrage qu'il faut aller pour connaître l'exacte pensée de Renouvier.

Il se divise en quatre livres. Les deux premiers se rapportent à la morale pure, les deux derniers à la morale appliquée. Le premier traite de la morale rationnelle pure, le deuxième restitue les éléments d'abord écartés. Le troisième étudie le droit ou transformation de la morale dans l'histoire, le quatrième, le droit sous le contrat social. Nous nous attacherons à l'étude des deux premiers, les plus importants pour la question qui nous intéresse, puisqu'ils contiennent l'exposé des principes de la morale pure.

¹ *Derniers Entretiens*, p. 92.

CHAPITRE II

La Science de la morale : La morale rationnelle pure

Pour exposer les principes fondamentaux de la morale, Renouvier recourt à un procédé qui rappelle la fameuse statue de Condillac, intérieurement organisée et vivante. Il réduit la morale à son *élément*, c'est-à-dire à un agent raisonnable ou homme philosophique. Il va étudier la nature propre de cet agent et en dégager les lois. Il est bien clair que tous les éléments de la moralité ne se réduisent pas aux premiers définis. La théorie pure, en supposant *un* agent raisonnable et moral, n'entend pas dire que cet agent existe actuellement. Elle entend seulement parvenir par ce moyen à la sphère morale élémentaire. Ce procédé abstrait se légitime par le fait que toute science se forme d'abstractions systématiques.

1. Sphère élémentaire de la morale

Partant de l'agent moral isolé, Renouvier va chercher la nature et les conditions de la moralité. L'homme est doué de raison et se croit libre. Doué de raison, il peut réfléchir à ses actes et délibérer avant d'agir. Il est capable de juger et de savoir qu'il juge, de délibérer et de savoir qu'il délibère. Se croyant libre, il peut diriger son activité, créer des événements qui ne sont pas prédéterminés. Les mouvements de sa con-

science peuvent varier, comme s'ils n'étaient pas déterminés par leurs antécédents. Il n'est pas indispensable de savoir dès le début si cette liberté est réelle ou seulement apparente. Les déterministes accordent que l'homme se croit libre, s'il s'en tient aux croyances instinctives. Il faut donc poser le simple fait de la liberté apparente, qui n'exclut pas les partisans de la nécessité du domaine de la moralité. Raison, croyance à la liberté constituent le double fondement nécessaire et suffisant de la morale.

Le jugement réfléchi et la liberté s'appliquent à des phénomènes d'entendement, de sensibilité et de passion qui ne sont pas libres d'eux-mêmes, mais précèdent la réflexion et la délibération. Ces phénomènes tendent à une fin désirable à atteindre. Cette fin est toujours représentée comme un bien pour l'agent. On peut aller plus loin et dire qu'elle est le *bien* en général. Le bien est donc le mobile de la moralité.

Mais le bien ne se présente ni d'une façon générale, ni même d'une façon simple et personnelle. Qui dit délibération, dit biens opposés qui impliquent un conflit. L'agent moral est tenu d'agir en vue du bien. Les biens particuliers qui s'offrent à lui supposent un choix, c'est-à-dire une intervention de la liberté.

La première condition de la moralité est donc l'existence même de la réflexion et de la délibération avant l'action. « Un acte irréfléchi, instinctif, habituel n'appartient pas actuellement à l'ordre moral quand bien même on pourrait en retrouver l'origine dans les déterminations antérieures de l'agent » ¹.

La seconde condition de la moralité est le jugement présent en vertu duquel on se croit libre. Ce jugement est toujours présent puisqu'il faut toujours faire ou ne pas faire. « La moralité consiste dans l'acte de se déterminer pour le *meilleur ou bien moral*, c'est-à-dire de reconnaître parmi les différentes idées du faire, l'idée toute particulière d'un devoir-faire et de s'y conformer » ². Le meilleur est le *bien moral*. Comment le trouver ? C'est le problème théorique et pratique posé à la science de la morale.

¹ *Science de la Morale*. Tome I, p. 5.

² *Ibid.* *ib.*, p. 5.

Quel est en effet le rôle de la morale ? Elle ne cherche pas seulement « l'être naturel des choses », elle cherche le *devoir-être* des choses en ce qui dépend des personnes. Or sans sortir de l'état élémentaire on peut « définir l'essence première de la vertu relative à cet état et déduire dans les mêmes limites, trois des vertus qu'on a appelées *cardinales*, à la notion desquelles rien d'essentiel n'a été ajouté depuis que les anciens les ont définies »¹. L'agent moral sait que ses fins principales ne s'accordent point avec ses fins secondaires, ni ses fins ultérieures avec ses fins actuelles, qu'un antagonisme existe le plus souvent entre les biens généraux et les biens particuliers, les premiers durables, les seconds passagers. Il a donc en lui les éléments de ce qu'il peut appeler la vertu. La possession actuelle de soi, la direction réfléchie de ses actes, la lutte contre les attraites inacceptés par la raison, c'est la vertu militante de la *Force* ou du courage moral. La réflexion actuelle, c'est la vertu intellectuelle de la *Prudence* ou *Sagesse*. L'attention spéciale apportée actuellement aux phénomènes de la sensibilité et des passions afin de limiter les biens provenant de ces deux sources pour qu'ils ne compromettent pas d'autres biens indispensables, c'est la vertu de la *Tempérance*. Ces trois vertus étroitement liées, inséparables, sont identiques à la *Vertu* ou Raison pratique, active, morale. Il n'est pas nécessaire de supposer pour l'exercice de ces vertus une relation réciproque entre agents raisonnables. Dans l'hypothèse de la sphère élémentaire de la moralité, l'agent n'est pas égoïste, il est seulement *solitaire*.

L'homme est tenu de choisir le meilleur entre plusieurs biens proposés. Ce devoir-faire est un devoir envers soi-même. On a souvent parlé de devoirs envers soi-même en partant de l'homme social. Or il faut distinguer les devoirs envers soi dans la sphère élémentaire et ceux déduits de l'étude des devoirs mutuels. Les premiers sont étrangers à toute notion de droit. Les seconds correspondent à des droits corrélatifs. Le devoir envers soi, dont il s'agit pour le moment, n'est pas autre chose

¹ *Science de la Morale*. Tome. I. p. 18.

que le devoir-être et le devoir-faire. L'idée du devoir dépend du fait moral suivant : l'homme se propose un meilleur parmi les biens, un meilleur conforme à la raison. Pour comprendre le rapport d'obligation de soi-même envers soi-même, il suffit par la réflexion de dédoubler la personne de l'agent en personne présente et personne future, la première empirique, c'est-à-dire en possession de l'expérience du passé, la seconde idéale, c'est-à-dire réglée dans tous ses états et tous ses actes. Le devoir envers soi est une obligation, si nous entendons par là le sentiment éprouvé et le jugement porté en présence de l'idée de ce que nous devons être et de ce que nous devons faire pour réaliser notre nature. Ce n'est pas une obligation contractée vis-à-vis d'une autre personne. Renouvier repousse l'idée d'une « origine et d'une mission de la personne connues ou révélées à elle et dès lors bonnes pour la diriger »¹. On peut appeler le devoir envers soi et l'effort qu'il exige un *contrat personnel*. L'homme contracte avec lui-même, c'est ce qui fait sa force et son unité. Par ce contrat, il devient vraiment lui-même. Il se donne un gouvernement intérieur et s'y soumet.

Le devoir envers soi est-il accompagné d'un droit corrélatif ? L'agent moral est-il en droit d'exiger quelque chose de lui-même ? Il peut exiger de lui ce qu'il se doit. Mais le devoir envers soi ne comporte pas d'idée de droit qui ne s'offrirait pas d'elle-même dans une conscience isolée. L'agent n'a pas le droit de ne pas faire ce qu'il a le devoir de faire et réciproquement. Il n'y a là qu'une simple corrélation verbale.

Certains moralistes désireux d'établir un *droit naturel* partent de l'homme primitif à l'*état sauvage*, état d'ailleurs mal défini. « Cette hypothèse arbitraire, non justifiée en histoire, obscure en psychologie, mauvaise en morale »², essaie de poser l'indépendance première de l'agent moral en partant de l'homme physique, alors qu'il faut partir de l'homme rationnel. Le droit naturel est simplement le *pouvoir* de faire le devoir. Cette simple proposition analytique n'ajoute rien au sens donné au devoir envers soi.

¹ *Science de la Morale*. Tome I, p. 16.

² *Ibidem*, p. 33.

La personne morale abstraite tend par sa simple nature à un idéal auquel elle veut se conformer. Mais cette nature renferme des éléments propres à l'en écarter. L'idéal est altéré. Considérée dans le champ de l'expérience, la personne morale a éprouvé une chute. Elle appartient à l'histoire et non plus seulement à la science. La diminution de la liberté fait la place de la *solidarité personnelle* qui est double : 1° Les déterminations à venir se font d'après les déterminations passées. 2° La nature morale acquise devient un élément inconscient de détermination.

2. Sphère moyenne de la morale

L'agent raisonnable a établi l'ordre en lui-même. Il reconnaît en dehors de lui un autre ordre très vaste, la Nature qui lui inspire un profond sentiment d'admiration et de respect. Voulant établir l'ordre en lui-même, l'agent moral respecte l'ordre trouvé en dehors de lui. Mais il n'y a pas seulement ordre dans la Nature. Il y a désordre au milieu des lois universelles et nécessaires, dès qu'on se place au point de vue de l'agent moral. Le mal physique règne. Le désordre et le mal existent dans les forces brutes. Ces forces produisent des *accidents*. De là un devoir d'étude et de prévoyance systématique. L'agent raisonnable a le devoir de se conserver et de se développer. Il lui faut donc exercer une domination sur les fins inintelligentes poursuivies par les lois naturelles. Cette nécessité donne naissance à la loi de travail.

La beauté de la Nature inspire le respect. D'autre part, la Nature nous offre le spectacle de la lutte et de la fatalité, tout particulièrement dans le règne animal. Comment maintenir le devoir de respect et établir en même temps l'ordre et l'harmonie ? Puisque les animaux sont doués de sensibilité et de passion, puisque leur organisation et une part de leurs fonctions mentales sont semblables à celles de l'homme, il faut réprimer tout ce qui pourrait leur être défavorable. C'est un devoir de bonté. La loi naturelle tend à faire perdre le respect de la

Nature. Elle donne l'exemple du désordre, elle est une incitation au mal. Attenter à la vie des animaux est pourtant une nécessité de défense, dans bien des cas. Comment résoudre la difficulté? En respectant l'existence des animaux comme bonne, utile aux fins de l'agent raisonnable. Le devoir de bonté accompagne ce respect. D'autre part, si la défense personnelle l'exige, l'agent est en droit de tuer les animaux. C'est un travail qu'il accomplit. Ce travail ne doit pas d'ailleurs lui faire violer le devoir de bonté.

Une autre question se pose à l'agent en présence de la Nature. D'où vient le mal physique? Ici intervient déjà la religion qui suppose : un sentiment tout personnel et un travail de la raison pour concilier les notions morales avec le spectacle du monde. Le sentiment religieux suppose la croyance intime à l'existence d'un ordre universel où ce problème trouverait sa solution. L'antinomie du bien moral et du mal physique ne doit pas empêcher l'agent raisonnable de rester ferme dans sa vertu et son devoir quel que soit le désordre des choses qui sont en dehors de lui. Mais au simple mobile rationnel s'ajoute le mobile religieux lorsque l'agent croit que les devoirs qu'il se prescrit envers le monde sont commandés par une puissance rectrice des phénomènes ou par un ordre général dont il doit accepter la dépendance. Alors les devoirs envers soi et envers le monde deviennent religieux de simplement rationnels qu'ils étaient. Deux points essentiels fixent le rapport et permettent la conciliation du sentiment religieux et de la raison. 1° Un mobile religieux de l'accomplissement des devoirs est possible, car il existe réellement. Si la raison pure ne doit, ne peut le déterminer, elle ne doit pas davantage l'interdire à la croyance. 2° L'antinomie de la conscience et du monde est résolue pratiquement par la limitation réciproque des devoirs de respect et de bonté d'une part, et du devoir de conservation de l'autre. Théoriquement, cette antinomie peut avoir pour solution un certain accord inconnu entre les lois du monde et toutes les fins individuelles. C'est une hypothèse indéterminée, mais non contradictoire. C'est une foi, une espérance en l'élimination du mal à la fin, en l'empire final du bien. Mais la raison domine

tous les éléments de l'agent moral et n'en exclut aucun. L'attitude religieuse n'est pas strictement nécessaire à la moralité. Elle vient par surcroît et apporte un principe d'affermissement.

3. Sphère supérieure de la morale

Après avoir déterminé les éléments moraux de l'agent isolé, il faut maintenant le mettre en rapport avec ses semblables. C'est ce que Renouvier a appelé la relation réciproque. Le cas le plus élémentaire, c'est une personne mise en regard d'une autre personne. Unis par une association naturelle, les agents raisonnables seront portés nécessairement à concevoir un bien commun, résultant de leurs biens réunis. Donc la notion du bien s'élargit. Considéré d'abord au point de vue uniquement personnel, le bien est maintenant commun. Pour rendre un tel bien possible, il faut que chacun en fasse son devoir. La volonté libre de chaque agent fait partie des conditions de l'ordre suscité par l'association. L'association nous place sur le terrain du droit et du devoir. Les devoirs envers soi ne sont plus suffisants. Il faut une obligation supérieure aux jugements, aux volontés, aux biens individuels. L'association pour une fin commune n'est possible que si les deux agents peuvent compter l'un sur l'autre. Elle implique la possibilité de former un *contrat* positif, expression d'un contrat universel, dont l'existence est latente et que l'on peut appeler le *contrat naturel*. Par ce contrat, les agents comptent sur leurs promesses réciproques en vertu de leur égalité même, ou de ce que Renouvier appelle leur *identité divisée*. La raison établit une relation bilatérale, une sorte de solidarité morale, où les rôles sont pratiquement renversables. Quand un des agents s'oblige, ce n'est plus seulement envers lui-même, mais encore envers un autre, semblable à lui-même. Les deux agents ne sont plus moralement qu'une personne unique, posée double.

L'obligation change de sens. Elle prend le nom de *droit* ou *crédit* chez l'un, de *devoir* ou *débit* chez l'autre et réciproque-

ment. Lié en vertu d'une *promesse*, chacun a un crédit, un droit revendicable sur autrui, et un débit, un devoir à remplir à l'égard d'autrui. Le crédit de l'un fait le débit de l'autre. Ce droit et ce devoir unis composent la *justice*. On dit en effet qu'il est juste de remplir son devoir, juste de réclamer son droit. Le bien commun naît de la relation réciproque. La signification profonde de la justice consiste à reconnaître l'égalité de la personne d'autrui et à respecter les fins qui lui sont propres. C'est ce que Kant a formulé sous le nom d'*obligation pratique* ou *principe pratique suprême*, en ces termes : Reconnais la personne d'autrui comme ton égale par nature et en dignité, comme étant par elle-même une fin, et en conséquence, interdis-toi de la faire servir de simple moyen pour atteindre tes fins.

Remarquons en passant que Renouvier préfère le mot *obligation* à celui d'*impératif* qui appelle dans l'esprit des idées étrangères à l'autonomie du sujet, que Kant lui-même, dit-il, n'avait nullement l'intention de favoriser. La dignité dont parle Kant est ici égale à la notion de respect chez Renouvier. Reconnaître l'égalité, c'est admettre l'interversion des termes de la relation morale, c'est avoir conscience de l'obligation même.

Y a-t-il un fondement à l'obligation, autre que le fait de la *raison* et le fait de la *conscience* ? En chercher d'autres, ce serait dépasser la morale et aussi la science, et les appuyer sur quelque chose de moins assuré qu'elles. Il faut faire du devoir envers autrui, le premier devoir envers nous-mêmes. Ce devoir *transcendant* est ramené à *nous*, il est *nôtre*.

Comment appliquer la justice et l'obligation aux cas particuliers ? La conscience impose des devoirs, elle n'impose pas de certitude externe. La condition générale et suffisante de la moralité, c'est la présence de la justice dans la conscience, la reconnaissance de la dignité et de l'égalité d'autrui, la relation de droit et de devoir. Tous les jugements particuliers sont donc éliminés de l'essence de la justice, par conséquent de la morale en tant que science pure et théorie générale. La morale en elle-même est affranchie de la connaissance réelle des fins

et de toute considération d'utilité soit universelle, soit particulière. La morale religieuse, par son principe de la *bonne intention*, a exprimé, elle aussi, cette idée de la justice. Mais son principe a l'inconvénient d'introduire la notion de fin, et non de se rapporter uniquement à la règle à laquelle toutes les fins doivent être subordonnées. C'est ce que Kant a bien vu, et par sa distinction des impératifs hypothétiques et de l'impératif catégorique, il a montré que l'étude du sujet moral est le seul objet possible de la science. Au lieu de chercher les conditions de la *nature*, à laquelle il fallait *se conformer*, il a réduit la moralité à *ce qui dépend de nous*. L'obligation hypothétique est une action nécessaire pour une fin déterminée, connue, claire et obligatoire. L'obligation catégorique est une action nécessaire pour elle-même, indépendamment de toute fin particulière. Elle est dans la conscience de chaque agent raisonnable, elle est identique à chaque être de son espèce. C'est là son objectivité, son universalité. On ne peut assurément pas écarter du devoir toute considération des fins, même particulières, mais le principe de l'obligation catégorique est indépendant de ces fins, il doit se déterminer sans elles, et au besoin contre elles en vue d'une *fin supérieure*, celle de la constitution du raisonnable et du juste dans la conscience. C'est là la fondation de la morale comme science.

Chez les deux agents, nous avons vu une loi commune : la raison ; une fin commune : la satisfaction de cette raison, et des fins particulières. La moralité est l'acte d'une conscience résolue à juger toujours en se conformant à la loi formelle représentative du Juste. En effet, tout agent qui se détermine à l'action particulière, s'y détermine par un motif ayant un caractère de généralité (c'est-à-dire un motif qui puisse s'appliquer à une série d'actes analogues), autrement dit par une *maxime* de conduite. La règle du Juste peut alors s'énoncer ainsi : « Agis toujours de telle manière que la maxime applicable à ton acte puisse être érigée par ta conscience en loi qui te soit commune avec ton associé. » Cette maxime, lorsque nous en poursuivons la généralisa-

tion, devient une *loi* : « Agis toujours de telle manière que la maxime de ta conduite puisse être érigée par ta conscience en loi universelle, ou formulée en un article de législation que tu puisses regarder comme la volonté de tout être raisonnable. » Cette loi constitue l'*obligation catégorique*, c'est-à-dire une obligation dégagée de toute hypothèse. En résumé, le fond de la morale du Juste réside en deux points : 1° chercher la règle des actes ; 2° généraliser la personne de l'agent. La loi morale des relations humaines ressort de l'ensemble de ces deux principes.

Quels sont les devoirs de la Justice ? Il faut en premier lieu déterminer ceux qui se rapportent à l'idée de personne en général. Le devoir envers soi est soumis à une double condition que Renouvier appelle la loi intime de vérité et de liberté. De vérité, l'agent doit se bien connaître lui-même ; de liberté, il doit user de la faculté d'option qu'il s'attribue.

Généralisons maintenant la personne. Il y a deux manières de le faire : l'une, pratique, consiste à se mettre en rapport avec des égaux ; l'autre, théorique, consiste à distinguer en nous l'être empirique et l'être général ou idéal. Dans les deux cas, la loi de respect devient le respect de la personne en général (respect de la personne d'autrui, respect de notre personne). Dans l'idée de société qui résulte de la généralisation de la personne, les devoirs se résument aussi dans la vérité et la liberté. A elles deux, elles constituent la *forme* d'une société d'êtres raisonnables, la *matière* est donnée par le développement des fonctions des associés. Les associés se doivent en tout la vérité, sous peine de perdre leur dignité et leur égalité. Ils se doivent la liberté, c'est-à-dire le franc exercice de leurs déterminations.

L'obligation implique la *loi de travail*. Cette loi prend un sens nouveau dans la relation réciproque. Le travail est un effort que l'agent raisonnable fait sur lui-même. En ce sens général, la réflexion et la raison sont le travail même. Le travail est une suite d'efforts en vue de biens qui ne sont pas immédiats et de fins éloignées. Le travail est un devoir. Le devoir est un travail (travail sur soi, pour soi, pour autrui).

Les deux termes travail et devoir sont équivalents. Il y a synonymie complète.

Nous avons vu la naissance du droit, la constitution d'une sphère de la justice. Et la bonté, se demandera-t-on ? Ne constitue-t-elle pas aussi un devoir ? Indépendamment de toute idée de justice, il est permis de supposer un état idéal, où les rapports entre agents raisonnables tendraient à la conservation et au développement de chacun par l'action volontaire de tous. Ils se *veulent du bien* par *raison*, par *passion* aussi. La *bonté*, cette bonté est-elle un devoir ? Si oui, en tant que passion, elle n'a pas de règles, elle entraîne les autres devoirs dans l'incertitude et la contradiction. Elle est souvent contraire à la justice (en fait, tout le monde le sait et l'éprouve). En théorie « puisqu'il n'est rien de si aisé que de supposer des cas où l'exécution des promesses (la justice même) est un mal pour ceux à qui elles ont été faites, ou pour d'autres personnes et des sociétés entières, si la bonté qui s'y refuse est un devoir et si ce devoir est accompli, la justice est violée. » Le devoir de bonté (mis au nombre des devoirs envers soi) se rapporte à la *nature* vivante et sensible. Si nous faisons entrer autrui dans l'objet de ce devoir, c'est non pas sa *personne*, mais sa *nature* : l'homme comme animal, et non pas comme homme, c'est l'être sensible, un semblable encore, mais non plus un associé, lié par un contrat bilatéral.

Les êtres raisonnables ont des biens communs, des fins communes. Comment les devoirs se partagent-ils selon la raison ? Ils doivent se partager également entre ceux qui se promettent une participation égale au bénéfice de l'association. La justice le veut ainsi. Les devoirs de justice passent les premiers et portent un caractère d'obligation auquel il n'est rien de comparable. L'empire de la justice paraît dur, mais il est nécessaire. Le sentiment pris pour mobile exclusif des actes amène le désordre. Nous ne sentons pas assez la beauté du Juste. Il n'exclut pas les affections, il les règle. Si l'empire de la justice semble insuffisant pour assurer le bonheur, c'est que la Terre a toujours été privée du spectacle de la justice dans sa pureté. Un monde où la *raison*

commanderait serait un monde où la *bonté* nous paraîtrait régner toute seule.

Nous voici à la fin du premier livre tout relatif à la personne. Nous ne sommes arrivés à la société que par elle et en elle. La loi de la société des personnes n'est ni plus ni moins que la loi même d'une personne. La raison générale est la raison individuelle répétée. La justice générale est la justice individuelle répétée. La société est une collection d'agents raisonnables, comme telle sa loi est la loi de chacun d'eux. Nous avons trouvé les deux grands principes de la raison pratique : le principe de la généralisation des maximes qui sont tenues de valoir comme lois universelles ; le principe de respect de toute personne par toute personne, en tant qu'elle est une fin pour elle-même. L'unité de ce double principe est visible ; c'est l'idée d'une volonté qui agit dans l'ordre pratique en se reconnaissant obligée par une loi universelle de la raison. C'est donc l'idée de la volonté de tout être raisonnable, considérée comme volonté législatrice universelle. C'est l'autonomie de la *volonté* ou plutôt de la *raison*. Ce principe suprême de la morale n'implique aucune connaissance expresse des biens objectifs et des fins réelles des êtres. Il vaut pour sa *forme*, indépendamment de la *matière*, à laquelle il s'applique d'ailleurs nécessairement. Si l'idéal et le réel se trouvaient vraiment réunis, c'est-à-dire si les hommes observaient la loi morale. le monde des êtres raisonnables existerait et le *règne des fins* dont parle Kant serait réalisé.

CHAPITRE III

La Science de la morale : Restitution des éléments écartés de la loi morale

La morale vise à atteindre le bien. Après avoir posé les principes, il faut, dans la science de la morale, donner une place aux fins légitimes poursuivies par l'homme qui travaille au développement de sa vie morale. Pour que les lois établies ne restent pas abstraites, il faut, lorsqu'on arrive à la pratique de la vie morale, rétablir dans leur unité les fonctions qu'on a d'abord divisées pour constituer la science. « Toute thèse qui scinde définitivement les éléments de la nature humaine est erronée. L'homme est un ordre, une harmonie de fonctions réciproquement conditionnées, et, par le fait, inséparables » ¹. Il est indispensable de définir les mobiles auxquels l'homme obéit pour réaliser la loi morale donnée. Enfin, il est bon d'indiquer les sanctions de la morale puisque toute loi donnée appelle une sanction.

1. Principes secondaires de la morale

L'analyse morale devait écarter beaucoup d'éléments pour obtenir les lois. Un de ces éléments, cependant, restait toujours présent, quoique non mentionné. Sa place d'ailleurs est aussi importante que celle de la raison. La raison apporte la

¹ *Science de la Morale*, Tome I, p. 189.

règle des actes. Elle n'est pas, par nature, le premier moteur des actes. Ce moteur n'est pas non plus la volonté qui a besoin elle-même d'une loi. Ce moteur est la cause finale, principe des passions, le bien en général, le bonheur.

Le bien est une fin voulue pour elle-même. La loi morale est la fin par excellence, elle prime toutes les fins particulières. Une fois posée, la loi est *bonne* parce qu'obligatoire et conforme à l'essence d'être raisonnable de l'agent moral. Elle est bonne parce qu'elle assure le bonheur à qui la suit. L'idée de bonheur est tout à fait générale. C'est en vue du bonheur (satisfactions que poursuit la nature de l'homme, considérées universellement) que la loi morale exige parfois de l'homme le renoncement à ces satisfactions dans les cas particuliers. Il peut même être possible à l'homme de pousser l'abnégation de soi jusqu'à renoncer au bonheur, pour suivre sa conscience. Mais la science morale n'est pas en droit de couper ainsi en deux la nature humaine pour en rejeter l'une ou l'autre moitié. Dès lors, nous devons accepter le postulat d'une conformité finale de la loi avec le bonheur (soit dans la vie présente, soit au delà). Cette acceptation est une hypothèse qui appartient en propre à la morale. Cette hypothèse est la meilleure voie conduisant aux spéculations sur la *religion dans les limites de la raison*. Elle est un *postulat* d'harmonie finale des phénomènes. Elle promulgue une loi universelle, donc un but universel. La morale ne *suppose* pas ce principe pour se fonder. Une fois fondée, elle l'*apporte* et *demande* qu'on le lui concède. Si on ne le lui accorde pas, il en résulte une antinomie entre la loi du devoir et la loi naturelle de la recherche du bonheur. Au nom de quoi, l'agent devrait-il opter pour le devoir ? Ce postulat est donc un *complément de la science de la morale*, non pas un *postulat de la morale* mais plutôt un *postulat des passions*, nécessaire pour les légitimer et les faire entrer dans la science. Ainsi la fin, l'objet sont réintroduits dans la morale. Le bonheur étant une fin voulue pour elle-même, en interdire la poursuite ne peut se légitimer. Faire son devoir par devoir est un paradoxe de Kant, résultant de son formalisme.

La détermination à agir a toujours une fin nécessaire. Ce fait

a force de loi. Les fins étant diverses et inégales, les devoirs ne sont pas tous égaux. Le devoir pur dans la pratique est à peine applicable. Le mérite de Kant a été de donner la fin la plus radicale : la personne même à respecter par la personne. Toutes les fins particulières sont légitimes si elles souffrent l'application de cette loi.

Quelles sont ces fins ou mobiles d'action compatibles avec la loi ? Nous avons déjà mentionné le bonheur personnel. Voyons maintenant le bonheur considéré en autrui.

Il y a des rapports incontestables entre la loi morale et le *sentiment* (= sens moral), la *sympathie*. Ce n'est pas un principe secondaire, mais bien un élément essentiel de la nature humaine. L'ensemble des sentiments converge vers deux points principaux : le bonheur personnel, le bonheur d'autrui. La bienveillance, la sympathie est un premier mobile des actes humains. Sans elle, la société n'aurait pas été possible. C'est un fait psychologique indubitable. Kant voudrait, il est vrai, que la bienveillance et la sympathie n'intervinssent pas dans l'acte moral. Les passions les plus nobles, selon lui, abaissent la vertu. Mais l'action moralement bonne n'est jamais exempte de passion. L'action moralement bonne se fait par *devoir*, parce qu'elle se fait par *passion*. C'est là un premier rapport entre la *justice* et le *sentiment*. Un rapport plus profond encore peut être trouvé : Toutes les passions du genre de l'amour sont justes lorsqu'elles tendent à la conservation et au développement de chaque personne. L'amour est approuvé par la raison, comme rationnel et raisonnable. Il y a donc accord entre la justice et le sentiment. Quand on approfondit l'idée de justice, on voit qu'elle n'est possible en acte que par l'intervention de la bienveillance et de la sympathie. C'est l'amour de l'humanité, outre la raison, qui incline l'homme à poser la loi morale, parce qu'il reconnaît en ses semblables des égaux et des associés.

La combinaison naturelle de la sympathie ou bienveillance avec le penchant social qui en est la suite est le sens moral. Beaucoup d'hommes ne s'élèvent pas au-dessus de ce sens qui est pour eux pratiquement le principe de la morale. C'est en réalité un principe secondaire. Il est impossible, en effet, de le

prendre pour principe de l'éthique, parce que l'œuvre de la science est de dégager les vérités des sentiments et non de les y faire rentrer. Par l'abstraction, on déduit la loi qui est purement rationnelle, en écartant momentanément certains éléments essentiels de la nature humaine. La réintégration de ces éléments dans la morale se fait naturellement. Les fonctions humaines sont unies dans la réalité. C'est l'analyse qui les sépare, c'est l'habitude de la vertu qui les réunit à nouveau. Il faut remarquer que le sens moral ou sentiment n'a rien de commun que le nom avec un autre principe éthique qui consiste pour quelques-uns à donner la préférence à l'amour sur la raison comme premier principe de la morale.

2. Du mérite

Nous n'avons pas encore toute la moralité. Au delà de la justice, se place le mérite. On dit communément qu'il n'y a pas de mérite à ne faire que son devoir. C'est vrai en théorie. Mais dans l'ordre du mal une fois supposé, la question change. Il y a véritablement mérite à faire son devoir dans le milieu moral actuel.

Dans l'ordre de la théorie et de la morale pure, où placer le mérite ? Dans le bien cherché au delà du simple devoir envers soi-même, au delà de la justice. Mais qu'est-ce que ce bien ? Il faut bien se garder de traiter le devoir de méritoire. Mais le devoir accompli, il peut cependant rester à l'agent une part disponible de travail. Le mérite appartient à la préférence qu'on donne sur ce qui est particulier ou personnel à ce qui intéresse l'universel ou les autres personnes. Il y entre donc du dévouement et du sacrifice. Il faut, bien entendu, que la raison ne soit pas exclue du sacrifice et il ne faut pas pousser le dévouement jusqu'à la négation de l'existence personnelle. La bonté, de subjective qu'elle était, devient objective, c'est-à-dire qu'elle s'étend aux autres. C'est là le fondement du mérite.

Le mérite constitue le beau moral. Le sacrifice ne provoque-t-il pas l'admiration ? Et l'admiration ne s'adresse-t-elle pas

aux choses belles ? Le sacrifice est beau, en tant que rationnel, en tant que l'agent fait régner dans la bonté même l'ordre et la généralité des lois, c'est-à-dire la beauté. L'art est donc moralisateur parce qu'il est universel. Il y a dans l'art un désintéressement qui nous élève au-dessus de nous-mêmes, qui généralise nos sentiments et nos passions, qui nous érige en l'état d'une personne universelle. C'est par son universalité même que le beau se confond avec le mérite. On peut donc à bon droit parler d'un beau moral, unissant le bien et la beauté.

3. Les sanctions

La sanction d'une loi est ce qui la rend sacrée pour ses observateurs. En ce sens les lois de la morale ont pour sanctions la conscience du sujet qui les tient pour obligatoires et la confirmation venue de la conscience d'autrui de l'universalité de ces lois. La morale trouve ainsi sa sanction en elle-même et dans la conscience. Mais on peut entendre la sanction dans un sens différent. Tout ce qui peut engager l'homme à observer la loi (plaisir ou peine, espérance ou crainte) est une sanction. Prises dans ce sens, la morale reconnaît des sanctions naturelles, rationnelles. Une première sanction naturelle est le plaisir ou la peine éprouvée selon que nous nous jugeons les auteurs du bien ou du mal dans nos actes libres. Une autre est l'intérêt bien entendu par l'observation de la loi. Si nous pratiquons la justice, nous avons les biens que procure la justice. Si au delà de la justice, nous donnons à autrui des biens qui dépendent de nous, nous pouvons espérer que l'amour pour autrui sera récompensé par l'amour d'autrui pour nous. La sanction naturelle est donc double : elle se rapporte à la raison en promettant à l'agent les biens de la justice ; elle se rapporte aux passions en lui faisant espérer le retour des sentiments qui le portent à donner des biens à autrui. Au nombre des sanctions, on peut encore mentionner : le perfectionnement de l'individu, la paix de l'âme, la beauté, la santé qui résultent des rapports entre le bien moral et le bien physique.

On peut encore poser des sanctions à titre de postulats. Elles se ramènent à trois : l'immortalité personnelle, l'existence de Dieu, la liberté en tant que réelle.

1° La science de la morale réclame la conciliation suprême de la loi morale avec le désir du bonheur. Elle postule l'immortalité de la personne. La rémunération future des actes est une sanction transcendante à la loi, puisque l'accord entre le monde et la loi morale n'existe plus. L'harmonie demandée par la science morale doit donc se retrouver dans l'immortalité qui rétablira l'ordre dans sa pureté initiale.

2° A la sanction de l'immortalité se joint celle de l'existence de Dieu, personne morale parfaite. Cette sanction étend la loi morale au monde, en fait une forme cosmique, universelle. Si l'origine de l'Univers reste insondable, il est légitime de croire cependant que cet Univers est soumis réellement à la souveraineté du bien, malgré les apparences contraires, et que les conséquences des lois du bien s'accordent avec les fins du monde. Cette sanction se précisera encore davantage si nous donnons à Dieu des qualités plus anthropomorphiques que la simple existence.

3° La liberté réelle et non plus seulement apparente est aussi une sanction. Fondée sur le sentiment de la responsabilité, cette sanction se développe et se fortifie par l'exercice même de la liberté. Elle est sa rémunération à elle-même. La vie morale s'étend, se facilite par l'usage de la liberté, et c'est dans le libre accomplissement de son devoir que l'homme trouve une part considérable du bonheur.

Renouvier repousse les sanctions métaphysiques comme illusoires. Remplacer la nature de l'être raisonnable et moral par la nature du monde, c'est-à-dire supposer un Tout universel qui englobe les faits moraux et physiques et les envisage comme des éléments nécessaires de l'essence de ce Tout ne peut être moral. Les individus sont sacrifiés au Tout. Il faut renoncer à soi-même, perdre toute responsabilité, se fondre dans l'ensemble. Or renoncer à sa conscience, c'est renoncer à chercher les lois de la vie morale. Comment élever la justice, loi des relations humaines, sur une base qui supprime l'individuel en le

sacrifiant à l'universel? On en vient alors à justifier le mal comme indispensable au même titre que le bien puisqu'il provient de la même source. La morale doit poser l'individu, sa conscience, sa raison, son droit comme la loi de l'ordre qu'elle régit. Pour qu'une sanction soit valable, il faut qu'elle donne satisfaction aux exigences de la justice. Quant aux sanctions religieuses, leur valeur dépend de la valeur particulière de la religion qui les propose. La forme déiste, la forme de législation révélée, la forme mythologique qui réunit les deux premières sous le symbole de l'Homme-Dieu, ne peuvent être considérées comme des sanctions de la science de la morale. Sans exclure les croyances particulières, la morale se fonde pourtant en dehors d'elles.

Avec l'étude des sanctions finit la première partie de la *Science de la Morale*. Renouvier a posé les principes rationnels d'une morale pure indépendante de la métaphysique et de la religion. Les morales métaphysiques sont fondées sur l'existence du mal encore plus que sur la notion du bien. Impuissant à faire régner la raison dans le monde, on se résigne à subir l'injustice. On attaque le mal dans sa matière, c'est-à-dire dans la vie et dans la nature. La justice est violée, il y a conflit entre l'idéal et la réalité, il y a désordre. Le problème doit être repris par le moraliste. Il est nécessaire de formuler un droit naturel et historique différent du droit rationnel pur. La morale rationnelle s'est appliquée à l'établissement des lois de la société à l'état de paix. Mais nous n'avons pas la paix, nous avons la guerre. Il faut donc établir un droit de la guerre, lui demander les bases d'une éthique concrète, des lois exigibles, des préceptes praticables. Il faut tenir compte de l'expérience, de l'histoire pour ouvrir la voie à la paix et ramener les hommes à l'observation de la morale pure. C'est la tâche que Renouvier s'est assignée dans la deuxième partie de son ouvrage. Nous ne suivrons pas les développements de Renouvier dans le présent travail, car ce qui nous importe, c'est le principe de la morale pure. A lui seul il soulève un certain nombre de questions qu'il nous faut maintenant examiner.

CHAPITRE IV

La morale comme science

La tentative de Renouvier de faire de la morale une science est vraiment hardie et originale. Alors que l'accord des penseurs est loin d'être réalisé sur la nature même de la morale, il ne craint pas de prendre une position très nette dans le débat.

Les divergences d'opinion s'expliquent par la difficulté de la question. L'homme n'est pas composé de facultés radicalement distinctes. S'il est utile pour la clarté des définitions d'établir par analyse des divisions précises, il faut se rappeler que la vie efface dans la réalité les distinctions analytiques par sa puissance d'organisation, de synthèse, d'unification. La psychologie et la morale étudient l'homme réel, vivant, cherchent à saisir les manifestations multiples de la vie pour en donner une définition conforme à la vérité. Et si définir l'homme tel qu'*il est* (objet de la psychologie) est déjà singulièrement ardu, la difficulté augmente encore lorsqu'on veut le définir tel qu'*il doit être* (objet de la morale).

D'aucuns croient au bien-fondé d'une science morale, mais pensent pouvoir la tirer de la science en général. Au fur et à mesure que nous avançons dans la connaissance toujours plus exacte des lois, nous comprenons les raisons de nos erreurs et de nos fautes, violations de lois jusqu'alors méconnues, et nous pouvons les éviter à l'avenir, une fois les lois trouvées. Somme toute, il n'y a pas de mal, il n'y a que de l'ignorance. Celle-ci vaincue, l'homme comprend que son intérêt est de se conformer aux lois de la nature. Sa volonté suivra les indications de son

intelligence éclairée. En devenant plus savant, l'homme deviendra meilleur.

D'autres identifient les phénomènes moraux et les phénomènes du développement progressif de l'humanité. Ils enregistrent des faits, des traits de caractères, de mœurs, de coutumes et formulent ensuite le résultat de leurs observations en des lois sociologiques et historiques rigoureuses. Il n'y a plus à proprement parler de morale, mais plutôt une science des mœurs qui peut définir le niveau de la moralité à un moment donné, mais qui ne peut poser des principes obligatoires, capables d'ordonner la conduite future des hommes.

Il en est enfin qui posent une morale, distincte des sciences, dont l'objet particulier ne peut être confondu ni avec l'objet qu'étudient les sciences ni avec celui qui concerne l'histoire. Ils ne nient pas les relations réelles de ces diverses branches de la connaissance, ils les constatent et les délimitent. Ils établissent même des relations entre la morale et une connaissance supérieure : la religion. Ils en font dépendre la morale même. Indépendante des sciences, la morale ne l'est pas de la religion. Elle ne se fixe pas à elle-même ses propres principes. Elle les reçoit d'ailleurs et de plus haut.

1. Le point de vue de Renouvier

Renouvier n'accepte aucune de ces conceptions. Il cherche la constitution d'une science de la morale, avec sa méthode propre de recherches et de généralisations, ses lois exactes, son but précis. Il est possible, selon Renouvier, malgré les divisions des rationalistes, des utilitaires et des mystiques de construire un corps de doctrines de l'ordre moral sur des principes nettement définis. La morale peut dès à présent se donner comme une science et résoudre tous les problèmes qui la concernent. A plusieurs reprises, on a essayé de fonder cette science. C'est dire qu'on a constaté que l'œuvre est *formellement* possible. Mais hors du consentement universel, l'existence *matérielle* de

cette science est-elle possible ? Oui, dit Renouvier, car il faut se rappeler ici le grand principe du criticisme « la nécessité pour l'*agent moral* de faire de sa conviction son œuvre personnelle »¹. La morale se fonde sur des faits, non pas constants seulement et naturels, mais sur des faits qui dépendent des personnes : le devoir-être, le devoir-faire. Elle exige un exercice de la liberté. Elle demande un acte moral pour accepter la vérité. Elle est tenue de définir ses termes et de faire accepter ses définitions, en laissant au temps et à l'usage le soin de leur donner une valeur fixe.

Voyons comment Renouvier établit la morale comme science. Dans la préface de son ouvrage il fait un rapprochement intéressant entre la morale et les mathématiques qui pour exister à titre de sciences, doivent se fonder sur de purs concepts. En outre, de même qu'il y a des mathématiques pures et des mathématiques appliquées, il y a une morale pure et une morale appliquée. Mais là s'arrête déjà l'analogie. Car si les mathématiques appliquées sont la suite logique des mathématiques pures, la morale appliquée, au contraire, s'écarte de la morale pure jusqu'à la contradiction. En effet, la morale appliquée est une théorie de la vie, mais la vie a rendu les principes de la morale pure méconnaissables et en a renversé la plupart des données. La morale pure, c'est la paix, la morale appliquée a pour champ la guerre. Le droit qui est un nom d'une relation de paix, un terme de l'immuable justice, change de sens dans la morale appliquée. Il désigne des revendications qui exigent l'usage de la contrainte et de la force. Il semblerait donc logique de n'appeler science que la morale pure qui établit les préceptes du droit dans l'état de paix, tandis que les solutions des problèmes de la morale appliquée s'adaptent à l'état de guerre. Or Renouvier remarque que l'idéal s'altère dans le domaine des faits et il ajoute : « mais on ne souffre pas que l'intervention des faits altère l'idéal, c'est-à-dire la *science* dans son domaine »². Il se trouve donc en présence d'une diffi-

¹ *Psychologie rationnelle*. Tome III, p. 76.

² *Science de la Morale*, préface, p. VII.

culté qu'il a tranchée mais non pas résolue. La morale n'est pas une science, elle se divise en deux sciences distinctes qui s'opposent au lieu de se compléter.

Mais laissons la morale appliquée et restons-en à la morale pure. N'est-il pas utopique de fonder une science, si l'accord de ses lois avec la nature est nié par l'expérience qui contredit par des faits les lois proposées ? A cette objection qu'il a prévue, Renouvier répond : reste à savoir si cette contradiction (réelle en effet) est permanente ou passagère. Croire à sa permanence, c'est en définitive supprimer la seule véritable réalité : celle des lois et des personnes. Si elle est passagère et qu'elle se résolve en une fin harmonique, la morale peut alors prétendre poser ses lois fondées sur la raison même. L'important n'est pas de constater la discordance de la loi morale et de la nature, mais de constater la réalité de la loi morale. Il est possible de fonder la science de la loi morale si la loi morale est. Or elle est, c'est l'essentiel. D'ailleurs la loi morale est en harmonie avec la nature véritable. Si cette harmonie a été troublée parce que la nature a été faussée, la morale a précisément pour but d'indiquer les voies de redressement et de travailler à la conquête de l'harmonie perdue. Si elle s'oppose à certaines passions, c'est pour en susciter d'autres. Si elle combat certains désirs et sentiments, c'est pour les remplacer par les seuls conformes à la nature harmonique qu'elle veut établir.

La théorie est nécessaire pour déterminer l'idéal de la moralité pure. « Cet idéal doit être pour la morale rationnelle, la loi morale elle-même, l'impératif catégorique, dégagé de toute considération empirique touchant ses difficultés d'application »¹. La morale se rapporte aux catégories de personnalité, de causalité et de finalité. Ces catégories ne peuvent fonder, il est vrai, des sciences abstraites, mais la morale n'est pas abstraite. Sa partie théorique même poursuit un but essentiellement pratique. Elle s'occupe de l'homme en tant que personne, mais insiste sur les rapports de l'homme avec ses semblables, puisqu'ils sont comme lui des agents moraux. Cette réponse de

¹ *Nouvelle Monadologie*, p. 269.

Renouvier ne nous paraît pas probante. Le point de départ de sa théorie est une abstraction arbitraire, sans utilité pratique. Dès que l'agent raisonnable solitaire sort de lui-même et cherche à agir, il se trouve en face d'une Nature où règne le mal et le désordre. Avant même qu'une chute le fasse tomber de son idéal, l'homme voit cet idéal troublé en dehors de lui. Et dès que l'expérience le fait rentrer dans la pratique, il n'appartient plus à la science mais à l'histoire. Sans doute le problème moral subsiste et la théorie est indispensable. Mais cette théorie doit-elle nécessairement être une science ? Renouvier lui-même n'a-t-il pas déclaré que la science de la morale est impossible si l'on n'a pas au préalable fondé une doctrine philosophique ?

La morale de Renouvier prétend être une science, mais elle n'entend pas être confondue avec la morale scientifique. Renouvier ne croit pas que les sciences soient jamais capables de construire une morale. D'ailleurs ce n'est pas leur rôle. Ceux qui parlent d'une morale scientifique le font en vertu d'une confusion regrettable entre la Science et les sciences. « Le public a l'habitude de confondre, sous le nom de Science toutes les sciences possibles, si diverses en certitude et en procédés, puis, dans chaque science particulière, l'acquis certain avec l'acquis très probable, et celui-ci avec le moins probable et avec l'amas litigieux des faits et explications courantes, et encore bien des fois avec ce que s'ingère d'y joindre un auteur dévoré du zèle de quelque propagande »¹. La Science ainsi entendue est une religion arbitraire et négative. Elle n'existe que dans la mesure où l'on oublie la méthode propre à chaque science et c'est au nom même des sciences qu'il faut combattre la Science.

Se désolidarisant avec raison des partisans d'une morale scientifique, Renouvier maintient cependant la possibilité d'une science de la morale. Elle ne se borne pas à constater les phénomènes *donnés* et à les systématiser. Elle a une visée plus haute. Elle constate *ce qui est*, certes, mais elle énonce encore *ce qui doit être*, ce qui a pu ou peut être, mais non pas ce qui est toujours. Mais on peut se demander ici si Renouvier reste

¹ *Critique Philosophique*, 1873. Tome I, p. 233.

dans le cadre assigné aux sciences en général. Quels sont en effet les postulats des sciences ? Ce sont la réduction des phénomènes à des forces mécaniques, les propriétés d'un composé expliquées par les éléments qui le constituent, le déterminisme des faits, sans intervention de spontanéité. Appliqués aux phénomènes moraux, ces postulats permettront à une science positive de se fonder, qui existe en effet : la science des mœurs. Chose curieuse, cette expression de *science des mœurs* se trouve sous la plume de Renouvier appliquée à son ouvrage même¹. Et pourtant Renouvier n'entend pas identifier la valeur d'un commandement moral avec une force mécanique. Il ne veut pas davantage expliquer le résultat d'une décision morale par les éléments de la délibération seule, sans intervention de la volonté libre de l'agent raisonnable. Il nie le déterminisme absolu des phénomènes moraux. Mais alors faisons un pas de plus, et demandons-nous si Renouvier ne s'est pas fait illusion en prétendant fonder une *science* de la morale ? Car les sciences se bornent à la constatation des faits donnés, elles formulent des lois mais elles ne démontrent pas leurs premiers principes. Il suffit que l'application de ces principes leur réussisse pour qu'elles continuent à les employer. S'ils sont insuffisants, elles en cherchent d'autres et de meilleurs. La morale, au contraire, discute la validité de ses propres principes. Elle n'entend reposer que sur des principes qu'elle se donne et qu'on pourrait appeler internes. La morale de Renouvier pose le principe de l'obligation morale. Sur quoi repose cette obligation ? Les progrès ultérieurs des sciences ne modifieront-ils pas ce principe, comme tant d'autres ? Que devient alors une obligation qui varie selon les degrés de perfection de la connaissance ? Le devoir n'est pas affaire de science, mais de croyance, et c'est Renouvier lui-même qui le déclare. Il demande un acte de foi, non pas aveugle, mais conscient.

¹ *Science de la Morale*. Tome I, 2^{me} édit., p. 97.

2. La morale et la religion

Pourquoi donc Renouvier tient-il tant à faire de la morale une science ? C'est parce qu'il la veut *indépendante* de la religion, de la métaphysique et des sciences tant naturelles que sociales. La morale repose non sur un ordre de *choses* mais sur la *conscience*. Sans doute la morale suppose une doctrine, mais cette doctrine n'est empruntée à aucune religion, elle reste étrangère à la métaphysique, elle juge, elle choisit, elle croit. La morale de Renouvier est-elle donc la morale indépendante ? Il faut s'entendre. L'expression de morale indépendante a deux sens. Le premier concerne les systèmes de morale qui écartent délibérément tout apport religieux. Le second se rapporte aux essais tentés vers le milieu du XIX^me siècle de fonder une morale sans attache philosophique et religieuse. Le premier sens s'étend à des morales très diverses, parues à toutes les époques de l'histoire. Le second est nettement circonscrit à une période donnée. Renouvier n'entend pas être confondu avec les partisans de la morale indépendante, ses contemporains. Il sait trop ce que la morale doit à la religion et à la philosophie pour s'enrôler dans les rangs des moralistes qui nient ces influences. « En ce sens, la morale ne peut se dire indépendante, excepté pour des préceptes ou maximes empiriques, et tout autant qu'on ne les soumet pas à l'examen »¹. Mais il y a, pense-t-il, une morale originale et indépendante qui ne se pose pas sur le fondement de doctrines religieuses ou métaphysiques, sujettes au doute. Elle doit se fonder sur de purs concepts. Elle est normative, c'est-à-dire qu'elle n'étudie pas seulement des relations données mais des relations à réaliser. La morale s'est peu à peu affranchie de toute tutelle, elle est devenue autonome.

A l'origine, morale et religion pouvaient être confondues, parce qu'elles ont toutes deux la même source : le sentiment plus ou moins vague du bien, de la justice, de la solidarité

¹ *Critique religieuse*, 1883, note p. 369.

humaine. La religion commence par le sentiment d'une relation morale de l'homme à diverses puissances qu'il ne précise pas encore. D'où la légitimité de croire à des probabilités morales qui dépassent le cadre de la science morale proprement dite. Ces probabilités ne se forment pas par un procédé exclusivement logique ou expérimental, elles ne se démontrent pas et ne peuvent être imposées à la conscience d'autrui. Ces vérités conduisent à des morales particulières qui peuvent parfois s'opposer aux postulats de la science qu'on se propose d'établir. C'est ainsi qu'il y a une morale ascétique, une morale de l'amour, une morale de l'intérêt. Il ne suffit pas de les abandonner sans autre. Il faut leur opposer une doctrine rationnelle. « Une doctrine peut seule vaincre une doctrine »¹. La morale entendue à la manière de Renouvier ne refuse pas à la religion une puissance motrice. Elle accorde que le sentiment religieux pousse efficacement à l'action morale. Mais Renouvier veut fonder une morale avant tout *humaine*. Elle prétend s'imposer à tous. Elle pose des lois obligatoires pour tous. La morale religieuse n'est obligatoire que pour ceux qui professent la foi qu'elle demande. Elle entre dans la morale générale.

En suivant le développement de la pensée de Renouvier, on constate un changement d'orientation assez remarquable. En 1869, Renouvier sépare nettement les deux domaines moral et religieux au point de les rendre étrangers l'un à l'autre. Plus tard, il maintient toujours que la morale pure est le fondement réel de toute croyance intellectuelle transcendante mais il remarque cependant que « les vérités transcendantes, une fois acquises, agrandies par la spéculation et séparées aussi des vices dont la spéculation elle-même en a chargé les concepts, en un mot, épurées et fortifiées par l'application des normes logiques de l'entendement, atteignent une valeur théorique propre et une valeur qu'il est d'autant plus légitime et même nécessaire de leur reconnaître, si on les croit comme le faisait Kant, utiles au soutien de la vie morale, que les vérités transcendantes ne se peuvent atteindre par la voie logique pure »².

¹ *Science de la Morale*. Tome I, p. 14.

² *Critique de la doctrine de Kant*, p. 135.

Dans sa dernière philosophie, Renouvier affirme nettement sa foi et il entend donner à cette foi, non pas une valeur théorique, mais pratique dans le domaine moral. Très affirmatif sur ce point dans ses derniers ouvrages, il accorde cependant le moins de place possible à sa *foi personnelle* dans la *Science de la Morale* puisqu'il veut faire œuvre de savant. Il y a des rapports indéniables entre la morale et la religion. Mais il n'en reste pas moins un fait historique indéniable : l'antagonisme de la morale juridique et de la religion qui n'est pas une nécessité logique mais une réalité qu'il faut travailler à faire disparaître. Il n'y a ni incompatibilité ni contradiction à proclamer l'indépendance de la morale et à reconnaître en même temps le besoin et l'efficacité du sentiment religieux. Ceux qui veulent à tout prix en voir le font « en vertu de confusions qu'il est facile d'éviter »¹.

Assurément, il est possible de poser la morale indépendante. Le faire, c'est admettre qu'il y a des bases extra-religieuses de pensée et de vie communes sur lesquelles les hommes peuvent se mettre d'accord, parce qu'elles reposent sur les données universelles et nécessaires de la raison. M. Henri Bois, dans un article remarquable sur *la Morale sans Dieu*, constate que « la religion contient des données propres, par exemple des éléments mystiques, irréductibles à la morale pure »². La morale de l'impératif catégorique, du devoir est avant tout immanente et autonome. Elle dérive de principes universels et abstraits et s'appuie sur des données rationnelles : notion de l'obligation, idées de justice, de droit, de respect, de dignité. L'homme religieux doit se garder « d'expliquer l'obligation par l'ordre pur et simple d'une volonté même divine. Dieu n'a le droit moral de commander que si sa volonté est conforme à l'idéal moral. Et donc les principes de la morale, qui se présentent psychologiquement comme jaillissant du fonds intime de notre nature, ne reposent métaphysiquement que sur eux-mêmes, puisqu'ils obligent la volonté divine, s'il y a un Dieu, aussi bien qu'ils obligent la volonté humaine »³. Mais la loi morale nous apprend

¹ *Critique Philosophique*, 1877. Tome I, p. 224.

² *Foi et Vie*, 16 mars 1906.

³ *Art. cité*.

qu'il faut croire et ce qu'il faut croire. Deux de ses principes capitaux, la liberté et l'obligation, impliquent une correspondance dans l'ordre universel et conduisent le penseur jusqu'à Dieu, personne morale parfaite, unique auteur possible d'un monde moral. L'idéal moral véritable est un idéal avant tout personnel, c'est-à-dire qu'il pose la réalisation de la personnalité parfaite. Ainsi la morale conduit à la religion et la religion concrétise pour ainsi dire la morale. Elle n'*explique pas l'obligation*, elle la *réalise* en un être vivant et personnel. Qui dit obligation, dit quelqu'un qui est obligé et quelqu'un qui oblige. L'idée d'obligation, abstraite dans la théorie, devient concrète lorsqu'elle prend le caractère d'un commandement divin. L'obligation ne se prouve pas, elle se démontre en se montrant, et sa meilleure manifestation est d'être réalisée en une personne. Là où est la croyance en Dieu, là doit être aussi la croyance en un législateur suprême qui pose en commandement la loi morale.

Pour Renouvier, l'homme vraiment moral transporte l'idée du bien, de sa conscience jusqu'à Dieu. C'est cette tendance qu'on peut appeler *religion* ou mieux *amour de Dieu* lorsque nous désirons et aimons que le bien soit regardé comme constitutif de l'ordre universel. Cet amour de Dieu est l'objet de la *piété* faite de foi et d'espérance. La raison n'exclut pas la foi, elle lui ouvre même les perspectives d'un monde futur, complément des fins de notre vie, par l'espoir d'un avenir réparateur. La raison ne se contente pas de *tolérer* la foi, elle l'*approuve* et la *demande*. La foi est une certitude. « La certitude étant basée après tout sur la liberté de conscience, nous ne devons jamais, si énergique ou absolue que nous sentions en nous cette certitude, oublier qu'elle ne peut avoir que la même base dans autrui ; or l'expérience prouve que la liberté d'autrui se détermine autrement. Sachons donc que la croyance d'autrui est respectable exactement au même titre que la nôtre, et serait imposable si la nôtre l'était, et que la nôtre n'est respectable pour autrui qu'autant que nous ne prétendons pas la lui imposer »¹. Le postulat de Dieu n'ôte rien à la morale de

¹ *Science de la Morale*, Tome I, p. 438.

son indépendance. Le mobile religieux s'ajoute au mobile rationnel, lorsque l'agent raisonnable croit à une puissance rectrice des phénomènes ou à un ordre général dont il accepte la dépendance. « Alors les devoirs envers le monde et par suite les devoirs même envers soi deviennent religieux de simplement rationnels qu'ils étaient »¹.

On a l'impression en lisant ce que Renouvier dit de la religion qu'il est gêné par sa conception de la morale comme science. D'une part, il reconnaît que la religion apporte une solution au problème du mal, de l'autre il veut conserver à la morale toute son indépendance. Très loyalement il remarque l'efficacité et la valeur de la religion en matière morale, et cependant il écarte l'intervention divine qui oblige la personne. S'il avait étudié les rapports étroits de la morale et de la religion avant d'écrire son ouvrage, il aurait peut-être renoncé à faire de la morale une science. Il aurait aperçu que l'ordre universel des sciences n'est pas le seul, que la morale comme la religion peut prétendre à l'universalité sans pour cela être nécessairement une science. Mais la philosophie de Renouvier ne s'est pas faite d'un seul coup. C'est au fur et à mesure de ses recherches qu'il a vu surgir de nouveaux problèmes, qui dépassent le cadre un peu étroit dans lequel il a voulu enfermer la morale. Il faut reconnaître ici sa parfaite franchise, son ardent désir de trouver la vérité. Il ne cache rien, il montre ses hésitations, ses perplexités. Fermement convaincu de la solidité de son point de vue, c'est plus par désir de faire entrer tous les hommes, malgré leurs divergences d'opinion, dans le domaine moral que par désir d'écarter systématiquement la religion qu'il a construit sa *Science de la Morale*. Toute sa vie durant, il a été un infatigable apôtre de l'idéal moral. Il lui a consacré le meilleur de sa pensée. Ce qu'il a pensé, il l'a mis en œuvre et sa vie tout entière est une noble action. Frappé de l'impuissance et de la pauvreté morale de son temps, il en signalait la cause profonde. « L'humanité en corps réclame une vérité morale rendue sensible aux âmes, des lois civiles justifiées, une

¹ *Science de la Morale*, p. 68.

sanction suprême donnée aux règles de la vie... Ce que ressentent tant de penseurs qui ont le sentiment des besoins moraux de l'âme humaine, c'est que le monde souffre du manque de foi en *une vérité transcendante* » ¹. Les derniers mots, soulignés par Renouvier lui-même sont d'une importance capitale. Comment n'a-t-il pas vu qu'ils ne cadrent plus avec son intention de faire de la morale une science indépendante des doctrines métaphysiques ? Pourquoi persiste-t-il dans son point de vue ? C'est parce qu'il a voulu être le continuateur de Kant, répondra-t-il ? Mais est-il bien sûr d'être resté fidèle à la pensée de Kant ? C'est ce qu'il nous faut maintenant examiner.

¹ *Philosophie analytique de l'Histoire*. Tome IV, p. 471-472.

CHAPITRE V

La morale selon Kant et selon Renouvier

« J'avoue nettement que je continue Kant »¹. Renouvier le continue-t-il vraiment autant qu'il le croit ? Il ne prétend pas, à bon droit, le suivre docilement. Il veut reprendre sa méthode. Mais la reprend-il ? « Il est bien entendu, déclare Renouvier, que j'accepte quant à l'idée, le plan de ce philosophe (Kant) et aussi, on l'a vu, quant à l'exécution des parties essentielles. Je cherche après lui à constituer une science, et cela sous les conditions d'une science, la généralisation, l'abstraction, la rationalité des données. C'est ce qu'il appelle constituer une *métaphysique des mœurs*, mot peut-être malheureux dans la bouche du démolisseur des métaphysiques, idée juste en ce que toute science, faite ou à faire, repose sur des idées générales et sur des faits généraux, soit constatés, soit à découvrir. Ici les idées sont des *concepts a priori*, comme il les nomme, non pas tellement *a priori* cependant qu'ils ne dépendent aussi d'une certaine constatation expérimentale que chacun opère en lui-même et qui s'accorde avec les constatations pareilles d'autrui. Le seul point très grave sur lequel je m'éloigne de Kant en ceci, c'est que je n'entends pas réduire la morale à la raison qu'on appelle pure, mais à une raison moins abstraite, complétée et fortifiée par les éléments généraux passionnels de la nature humaine »². Ainsi donc Renouvier ne croit pas s'écarter de la

¹ *Essai de Logique*. Préface.

² *Science de la Morale*. Tome I, p. 81-82.

pensée de Kant en faisant de la morale une science, quoiqu'il attribue à la raison un rôle différent dans la constitution de cette science. En réalité, le changement d'orientation est si grand qu'il est nécessaire de rappeler ici rapidement la conception kantienne pour faire éclater les différences essentielles.

1. La raison : fondement de la moralité

On sait que pour Kant il y a deux espèces de connaissance : la connaissance intellectuelle et la connaissance sensible. Il est impossible de ne voir en elles que des différences de degré. Elles sont, au contraire, tout à fait irréductibles. La connaissance sensible nous présente les choses comme elles nous apparaissent dans leur relation au sujet ; elle n'atteint que des phénomènes. La connaissance intellectuelle nous fait comprendre les choses telles qu'elles sont en soi, à l'aide de concepts. Comment ces concepts purs s'accordent-ils avec des objets, puisque les concepts ne dérivent pas des objets, pas plus d'ailleurs que les objets des concepts ? Les concepts expriment l'action législatrice de l'esprit et sont les conditions *a priori* dont dépend la connaissance des seuls objets saisissables : les objets sensibles. Ils fondent et limitent notre science. Ils lui ouvrent le monde des phénomènes, mais lui interdisent l'accès du monde des choses en soi. La conception du monde intelligible n'est pas illégitime. Elle peut même acquérir une valeur positive si des faits attestent une unité spirituelle des êtres raisonnables. Or, le sentiment moral avec l'obligation qu'il implique pourrait bien être un de ces faits. Si donc il y a une démarcation rigoureuse entre les deux connaissances, la connaissance *a priori* du monde sensible autorise la connaissance *a priori* du monde des choses telles qu'elles sont en soi, monde affranchi de tous les attributs de la sensibilité, monde intelligible et monde sur lequel la moralité doit reposer. *Les Fondements de la Métaphysique des mœurs* établissent les principes d'une morale ramenant l'idée du devoir à

celle de l'impératif catégorique, celle-ci à l'idée de l'autonomie de la volonté. La conception d'un monde intelligible, d'ailleurs inconnaissable, justifie le droit de la loi morale à nous déterminer sans autre mobile qu'elle. L'éthique est une science puisqu'elle se rapporte à des objets. Elle a une partie théorique et une partie pratique. La partie théorique, rationnelle ou pure, repose sur des principes *a priori*. Or, la connaissance *a priori* par principes purs est une métaphysique. La Métaphysique des mœurs a pour but de satisfaire l'esprit qui voit dans la raison la source des principes pratiques. Elle montre l'absolue nécessité des principes, indépendants des mobiles suggérés par l'expérience, et par là elle préserve la moralité de toute corruption. Elle doit définir l'idée d'une volonté pure possible, c'est-à-dire se dirigeant par des règles *a priori*.

Renouvier supprime la distinction des deux connaissances. Il n'admet que le monde des phénomènes, le seul qui nous soit accessible. Ce monde ne peut avoir pour fondement le monde des choses en soi, réelles mais inconnues. Il n'admet pas que la morale repose sur ce monde inaccessible à notre faculté de connaître. Il ne conçoit pas qu'on puisse poser dans la pensée un objet à elle inconnu et soustrait à ses lois. Et il constate que Kant lui-même, dans la préface de la deuxième édition de la *Critique de la Raison pure*, a reconnu la contradiction qui subsistait « entre son principe empirique de la réalité et sa doctrine de l'Inconditionné »¹. Scinder la connaissance en deux, c'est prétendre que la raison a le droit de sortir des limites de l'entendement. Et c'est sur ce droit prétendu que reposerait le fondement de la morale. Renouvier reconnaît bien que certaines vérités indémonstrables à la raison théorique pure deviennent plausibles en faisant intervenir les éléments moraux de la raison pratique. Mais l'erreur de Kant, selon lui, est d'affirmer que des objets impossibles à connaître comme choses en soi peuvent être pensés, conçus comme tels. Comment, dit Kant, peut-il y avoir une apparence phénoménale sans chose qui apparaisse. Comment, répond Renouvier,

¹ *Critique de la doctrine de Kant*, p. 18.

penser que quelque chose pourrait apparaître, qui, par sa définition même, ne possède aucune qualité par la manifestation de laquelle elle puisse apparaître. On voit ici nettement la différence de position. Kant maintient l'affirmation d'un monde intelligible, fondement réel quoique inconnu du monde phénoménal. Renouvier, au contraire, demande qu'on ne scinde pas la réalité, qu'on réunisse la raison et la sensibilité, la forme et la matière, l'homme idéal et l'homme de l'expérience. Mais s'il ne sépare pas, c'est qu'il laisse en réalité tomber l'un des termes. Il abandonne le monde intelligible. Et il ne voit pas qu'il abandonne du même coup ce qui fait l'originalité de Kant : son idéalisme.

Dès lors, les différences s'expliquent. Renouvier peut emprunter à son prédécesseur sa terminologie, il ne lui est plus fidèle. Sans doute, il veut, lui aussi, une morale rationnelle comme celle de Kant, mais ce n'est plus la raison de Kant. La raison de Kant est supérieure à l'expérience sensible. Elle est, *a priori*, autonome, c'est-à-dire qu'elle pose ses propres règles. Elle est universelle, donc propre à constituer la connaissance générale. Elle a son activité propre, elle crée ses propres données et ne les reçoit pas de l'expérience. Elle a en soi la puissance de certaines de ses déterminations, c'est-à-dire qu'elle possède la faculté de choisir entre deux possibles. Elle règne dans le monde de la liberté. Elle est théorique, spéculative ; elle établit les catégories de la pensée (cause, fin, etc.) ; elle est pratique, elle poursuit une fin idéale, une loi universelle, une obligation qu'elle suggère et formule. La raison de Renouvier est simplement l'intelligence avec la conscience de soi, qui en est inséparable, la faculté de réfléchir, de délibérer avant d'agir. Ce n'est plus la raison pure, distincte de l'entendement par le caractère *absolu* de son objet réel ou idéal. Renouvier n'admet pas une raison *pure*. La condition fondamentale de la moralité telle qu'il l'a posée est le jugement réfléchi qui s'applique à des phénomènes de sensibilité, d'entendement et de passion qui précèdent toute réflexion et toute délibération. C'est ce jugement réfléchi et la croyance à la liberté qui sont les deux

conditions primordiales de la moralité. La raison de Renouvier n'a plus l'universalité de la raison de Kant. « La raison générale est la raison individuelle répétée. La loi morale n'est universelle que parce qu'elle est éminemment particulière. » La morale ne repose donc plus sur un ordre universel. Elle se fonde sur l'individu. Si Kant abolit l'individuel devant l'universel, Renouvier abolit l'universel devant l'individuel.

Que devient alors la prétention de faire une science de la morale ? Si la moralité est essentiellement subjective, comment lui donner l'objectivité nécessaire pour en faire une science ? Renouvier dira que le criticisme subordonne les inconnus aux phénomènes, les phénomènes à la conscience, et dans la conscience même la raison théorique à la raison pratique, et il pourra établir une morale de l'individu même isolé. Mais, même à ce point de vue, cette morale n'est possible que parce qu'il y a dans l'individu plus que l'individu, c'est-à-dire parce que l'individu participe à un ordre universel. Renonçant à l'universalité kantienne, Renouvier a cru retrouver cette universalité en faisant de la morale une science qui érige la raison pratique individuelle en raison générale.

2. L'obligation : loi de la moralité

Pour trouver le principe qui fonde la morale, Kant ne suppose pas un homme philosophique. Il va remonter des jugements moraux prononcés par la conscience jusqu'au principe dont ils dépendent. Il va partir de la connaissance qu'il appelle rationnelle à la connaissance philosophique de la moralité. Et il constate que la seule condition nécessaire et suffisante de la valeur morale, la seule chose bonne dans ce monde et hors de ce monde, est la *bonne volonté*. Elle est bonne par son seul vouloir intérieur. La raison poursuit une autre fin que le bonheur. Elle nous a été donnée pour produire une volonté bonne. Pour comprendre la *bonne volonté*, il faut la ramener à l'idée du *devoir*. La bonne volonté est la volonté d'agir par devoir. L'action morale tire sa valeur du principe en vertu

duquel la volonté l'accomplit. Elle peut, il est vrai, s'accompagner de satisfactions naturelles, mais elle obéit à une maxime indépendante des mobiles déterminants de la sensibilité. Ce ne sont pas les *fins matérielles* imposées à la volonté ou recherchées par elle qui font la valeur de l'action morale, mais uniquement les *règles formelles* qui comprennent les motifs de la décision volontaire. Le devoir est la nécessité d'accomplir une action par *respect* pour la loi morale. Le respect est le mobile de la moralité, non son fondement. Le respect est produit par une idée pure : l'idée de loi. Il a la loi pour cause et la loi pour objet. Maintenant, ce qui détermine la volonté et produit le bien moral, c'est la représentation de la loi. La loi morale n'emprunte rien à la sensibilité. Par conséquent il faut la définir par la conformité à l'idée même de loi en général, c'est-à-dire au *caractère d'universalité* inhérent à toute loi issue de la raison. La règle subjective de la volonté (maxime) doit être telle qu'elle puisse être érigée en principe objectif (loi universelle). Pour ce, la conscience commune ne suffit pas, il faut établir une connaissance philosophique de la moralité, qui sépare absolument le principe moral des maximes suscitées par les besoins de la sensibilité. En effet, les inclinations au bonheur peuvent fausser la conscience commune, tandis que la raison l'éclaire et la conduit. Le devoir n'est pas un concept empirique. Fondée sur l'expérience, la moralité serait bien vite ruinée. Nous ne pénétrons jamais jusqu'aux mobiles secrets de nos actes. Les actions conformes au devoir, sans avoir été accomplies en vue du devoir, n'ont qu'un caractère *légal* et non un caractère *moral*. Si elles sont bonnes quant à la *lettre*, elles ne le sont pas quant à l'*esprit*. La moralité s'appuie non sur *ce qui est* (sur l'expérience), mais sur *ce qui doit être*. La loi morale ne peut donc avoir son origine que dans la raison. Ainsi le principe de la moralité est indépendant de l'expérience ; il ne peut être trouvé que par une méthode rationnelle. Et c'est à une métaphysique qu'il incombe de déterminer le principe moral.

Voici comment. Tout dans la Nature agit d'après des lois. L'être raisonnable seul a la faculté d'agir d'après la *représen-*

tation des lois, c'est-à-dire selon des principes. Seul il a une volonté. Cette volonté est la *raison pratique*. Mais la volonté n'est pas soumise seulement à la raison, elle l'est aussi à des mobiles subjectifs provenant de la sensibilité. Il en résulte que les actions objectivement nécessaires restent subjectivement contingentes. Leur nécessité apparaît à l'agent raisonnable comme une contrainte. La représentation d'un principe objectif comme contraignant la volonté s'appelle un *impératif*. L'impératif s'exprime par le verbe *devoir* qui indique le rapport d'une loi objective de la raison à une volonté qui, dans sa nature subjective, n'est pas nécessairement déterminée par cette loi. Il y a deux espèces d'impératifs : l'impératif est *hypothétique* quand il exprime la nécessité pratique d'agir en vue d'une chose désirable ; l'impératif est *catégorique* quand il exprime la nécessité pratique d'une action comme bonne en elle-même et pour elle seule. L'impératif catégorique seul est la *loi de la moralité*.

L'impératif catégorique détermine immédiatement ce qu'il ordonne parce qu'il n'a à énoncer que l'idée d'une loi universelle en général, avec la nécessité qui s'impose à la volonté de conformer sa maxime à cette idée. De là la formule : Agis uniquement d'après la maxime qui fait que tu peux vouloir en même temps qu'elle devienne une loi universelle. Mais une loi se présente à nous d'une manière plus concrète quand elle est mise directement en rapport avec la Nature. La formule devient alors : Agis comme si la maxime de ton action devait être érigée par ta volonté en loi universelle de la Nature. Enfin si la volonté est la faculté de se déterminer par des lois, elle est aussi la faculté de se déterminer pour des fins. Les fins ne donnent lieu qu'à des impératifs hypothétiques. Pour être l'objet d'un impératif catégorique, il faudrait des fins en soi. Or, il est une chose qui a par elle-même une valeur absolue et qui est par conséquent une fin en soi : l'être raisonnable, l'homme. Les êtres raisonnables sont des *personnes*. Elles ne peuvent être des moyens, elles sont donc des fins en soi. D'où finalement la formule : Agis de telle sorte que tu traites l'humanité aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout

autre, toujours et en même temps comme une fin, jamais simplement comme un moyen.

Nous pouvons maintenant comprendre ce qu'est la volonté. La volonté de l'être raisonnable est une volonté *législatrice universelle*. Législatrice, elle est autonome. Et puisque la loi morale émane avec son universalité même de la volonté de l'être raisonnable, il apparaît que la loi morale est indépendante de toutes les conditions que pourrait fournir la sensibilité. L'autonomie de la volonté est donc le principe suprême de la moralité.

La marche suivie par Renouvier est l'inverse de celle de Kant. Renouvier part d'un agent moral isolé, purement abstrait, doué de raison et de liberté. Cet agent poursuit des fins. Ces fins sont des biens et la liberté intervient pour choisir entre ces biens qui s'opposent et produisent un conflit. Supprimant le monde intelligible, Renouvier ne peut plus *obliger* une volonté subjective à obéir à une loi objective. Le caractère *impératif* du devoir n'a plus de sens et ce n'est pas seulement parce que le mot impératif pourrait évoquer des idées étrangères à l'autonomie du sujet que Renouvier ne l'emploie pas, c'est parce qu'en réalité il a perdu la signification profonde que l'analyse de Kant lui avait donnée. Pour expliquer l'obligation, Renouvier est amené à distinguer dans la personne de l'agent une personne présente ou empirique et une personne future ou idéale. Cette division chronologique est bien plus grave que la division kantienne en personne nouménale et en personne sensible. La distinction kantienne explique mieux le caractère obligatoire du devoir parce que la personne idéale, purement rationnelle, appartient au monde intelligible, indépendant du temps et des attributs du monde sensible. Le point de vue métaphysique de Kant n'a pas besoin d'assigner une place chronologique à la personne idéale. Le point de vue scientifique de Renouvier, au contraire, fait dépendre la personne idéale de la personne empirique. L'hypothèse d'un agent abstrait isolé ne suffit plus pour définir le devoir. Déjà dans la partie rationnelle de sa morale, Renouvier doit recourir à la personne empirique pour expliquer l'obligation. Kant a bien vu que l'expérience rui-

nerait la moralité et Renouvier a fait la même constatation puisque historiquement la personne morale a éprouvé une chute. Ce n'est pas seulement dans la partie appliquée mais déjà dans la partie théorique que Renouvier voit s'élever les formidables difficultés du problème du mal qui anéantissent son hypothèse d'un agent rationnel, abstrait, isolé, philosophique comme il l'appelle, mais somme toute impersonnel.

Aussi est-ce en vain que Renouvier reprend les expressions mêmes de Kant dans la suite de son exposé. Elles n'ont plus le même sens parce que la pensée est totalement différente. Ce n'est plus la loi morale qui inspire le respect, c'est le spectacle de la Nature. Or le mal qui règne dans la Nature risque d'affaiblir ce respect. Si Renouvier maintient cependant le respect et en fait même un devoir, c'est pour que l'homme n'attende pas inutilement à la vie des animaux, dont la nature sensible et passionnelle est analogue à celle de l'homme. Renouvier établit le devoir de bonté envers les animaux pour qu'on respecte leur vie et lorsqu'il applique cette bonté à l'homme, c'est à l'homme comme animal et non pas comme personne. Ce n'est pas non plus l'impératif de la loi qui frappe le plus Renouvier, c'est le travail qu'elle demande pour être accomplie. La synonymie complète qu'il établit entre le devoir et le travail dénote une conception plus utilitaire que scientifique de la moralité. Nous voilà loin de l'idéalisme de Kant ! Bien plus, lorsque Renouvier aborde la relation réciproque, il est contraint de donner à l'obligation un nouveau sens, non plus vraiment moral, mais plutôt juridique, celui de débit et de crédit. C'est en vertu d'un contrat naturel simplement posé sans explication, que Renouvier arrive à la notion d'obligation réciproque, supérieure aux jugements individuels. Mais l'obligation est supérieure à ces jugements non seulement lorsqu'elle est réciproque, mais déjà lorsqu'elle concerne l'agent moral en tant que personne. En réalité, le devoir ne se scinde pas, son caractère obligatoire doit être universel, c'est-à-dire être le même pour l'individu et pour la société. Que devient le principe de Renouvier en vertu duquel la morale est bonne pour tous parce que bonne pour chacun ? Une obligation qui

change de sens et de valeur suivant qu'elle se rapporte à l'individu ou à la société, n'est plus une obligation absolue et vraiment morale. Renouvier fonde son obligation sur le fait de la raison et de la conscience. Il déclare que chercher un autre fondement c'est dépasser la morale et la science. Sans doute, c'est dépasser la science telle qu'il l'entend, mais non la morale. Le fondement de l'obligation chez Kant ne dépasse pas la morale parce que la morale a un caractère d'universalité qu'elle reçoit d'un monde intelligible transcendant. La méthode de Kant est plus logique. Sa supériorité se manifeste clairement lorsqu'il s'agit de distinguer les impératifs hypothétiques et l'impératif catégorique. Les premiers dépendent de fins particulières, le second est étranger à toute notion de fin. Renouvier en reprenant cette distinction introduit cependant la notion de fin dans l'impératif catégorique, parce que le devoir ne se conçoit pas sans une fin. C'est une fin supérieure, il est vrai, celle de la constitution du raisonnable et du juste dans la conscience, mais s'il l'introduit dans l'impératif catégorique c'est qu'elle fonde la morale comme science. Enfin, lorsque Renouvier généralise la personne, il reconnaît qu'il y a deux manières de le faire, soit en distinguant l'être empirique et l'être idéal, soit en mettant la personne morale en rapport avec des égaux. Ces deux méthodes aboutissent au même résultat : la loi de respect devient le respect de la personne en général. Il revient donc à l'idée kantienne. Il remarque que la distinction théorique de son prédécesseur est aussi légitime que sa distinction pratique. Pourquoi ne l'a-t-il pas gardée ? Il aurait évité bien des difficultés. Il aurait pu reprendre les formules de Kant sans tomber dans le formalisme qu'il lui reproche, si formalisme il y a, tandis qu'en s'efforçant de suivre Kant et en persistant en même temps à se placer au point de vue pratique, il n'arrive pas à justifier la valeur de la *forme* du principe de l'autonomie de la volonté puisque pratiquement la forme est inséparable de la matière à laquelle elle s'applique nécessairement.

3. La liberté : condition de la moralité

Après avoir posé l'impératif catégorique, Kant va le justifier objectivement au moyen du concept de la liberté. La liberté, indépendante des lois naturelles, n'est pas cependant en dehors de toute loi. Mais une loi de la liberté ne peut être établie que par la liberté même. Entendue positivement, la liberté est la faculté de se donner à soi-même la loi, c'est l'autonomie. Or, l'autonomie est l'expression même de la loi morale. Une volonté libre et une volonté soumise à la loi morale ne font qu'un. Mais n'y a-t-il pas cercle vicieux ? Ne démontre-t-on pas la loi morale par la liberté, et la liberté par la loi morale ? Ici intervient la distinction d'un monde sensible et d'un monde intelligible. L'homme sensible n'a qu'une existence phénoménale, mais l'homme possède plus que la sensibilité et l'entendement, il possède la raison, dont la pure spontanéité produit des idées qui dépassent l'expérience. Notre connaissance commence par les sens, passe de là à l'entendement (*Verstand*), c'est-à-dire à la faculté de ramener les phénomènes à l'unité au moyen de règles, et s'achève dans la raison (*Vernunft*), c'est-à-dire dans la faculté de ramener à l'unité les règles de l'entendement au moyen de principes. L'homme peut donc se considérer soit comme appartenant au monde sensible, soumis aux lois de la nature et sa volonté alors n'est qu'une volonté hétéronome ; soit comme appartenant au monde intelligible, relevant de lois purement rationnelles et sa volonté qui promulgue ces lois et ne les subit pas est une volonté autonome. La loi morale donc ne prouve pas la liberté pour être ensuite prouvée par elle, mais la loi morale *et* la liberté sont fondées *ensemble* sur l'affirmation d'un monde intelligible. Si la loi morale se présente à nous comme un *devoir* et non pas sous la seule forme de l'autonomie, c'est que nous appartenons aux deux mondes. Notre nature intelligible *doit*, pour se réaliser, contraindre notre nature sensible. La liberté se trouve en conflit apparent avec la nécessité naturelle posée par l'entendement et confirmée par

l'expérience. La nécessité paraît d'accord avec la *science* dont elle consacre les exigences, la liberté est surtout d'accord avec la *morale* qui, posant ce qui doit être au-dessus de ce qui est, suppose le pouvoir de réaliser ce qui doit être. En tant qu'être sensible, l'homme est gouverné par des lois, en tant qu'être en soi, il est indépendant de ces lois. Si donc la liberté et la nécessité valent pour un même sujet, ce n'est pas pour un même sujet envisagé de même façon. L'homme a le droit de rapporter ses inclinations au monde sensible, sa volonté au monde intelligible. Ce dernier monde n'est pas objet de connaissance. La raison s'y élève pour se concevoir elle-même comme pratique. De ce monde, l'homme ne sait qu'une chose : c'est qu'il y est l'auteur d'une législation qui l'oblige.

Comment établir la corrélation entre la liberté et la loi ? La volonté est libre ; la loi est formelle. Le bien peut être déterminé par la loi inconditionnelle. Poser le fondement du devoir dans le bien, comme on a coutume de le faire, c'est s'appuyer sur des données empiriques. Le bien résulte de la loi. Il peut et doit s'accomplir dans le monde sensible, mais il dérive d'une forme intelligible pure. La loi morale détermine le concept du bien, objet de la volonté morale. La loi morale détermine le respect, mobile de cette même volonté.

La philosophie de Kant apparaît en opposition avec la tentative faite par Renouvier de plier à la méthode et aux conditions de la science le contenu de la réalité morale. La raison réclame vigoureusement le droit de ne pas être absorbée par la science, d'être au contraire la mesure de la science. Renouvier place au début de la science qu'il veut fonder la liberté *apparente*. L'homme se croit libre et toute la moralité repose sur cette croyance et sur la raison. Au fond, la liberté est *réelle*, mais Renouvier qui veut faire entrer les déterministes eux-mêmes dans sa morale, leur concède que la liberté réelle est une croyance, tandis que la liberté apparente est un fait. Mais ce fait, indispensable à la morale, doit être cru pratiquement, car la certitude morale et pratique commence logiquement par la certitude de la liberté, de même que la liberté intervient toujours dans la constitution de la certitude. Or, les déterministes

nient précisément que la liberté soit certaine. C'est donc en vain que Renouvier distingue entre le fait de la liberté apparente et la croyance à la liberté réelle. En réalité, la morale exige la liberté réelle. Renouvier dira, il est vrai, que la liberté réelle naît de la morale et ne la précède pas, mais n'a-t-il pas toujours affirmé que la morale suppose une doctrine, et sa doctrine n'a-t-elle pas pour centre même l'affirmation de la liberté? Il en résulte donc que la morale ne s'impose pas, elle n'est pas une science, il faut choisir. C'est bien en somme l'idée de Renouvier, puisque la moralité est essentiellement subjective et que la liberté qu'elle implique est de même nature. Mais alors, il fallait renoncer à faire de la morale une science bonne pour les partisans du déterminisme aussi bien que pour les partisans de la liberté. Il fallait chercher l'universalité de la loi morale ailleurs que dans la connaissance scientifique, dans la croyance métaphysique. C'est ce qu'a fait Kant. Et c'est ce que Renouvier aurait pu et dû faire, puisque pour lui aussi, la science n'est pas toute la connaissance, les faits ne sont pas tous constatables, l'affirmation morale est une croyance.

Il résulte de la comparaison établie entre Kant et Renouvier, que ce dernier non seulement n'a pas conservé la méthode kantienne, mais encore qu'il a affaibli la portée des affirmations de Kant en essayant de les incorporer dans sa morale. En se réclamant de Kant, Renouvier s'est créé des difficultés sur son chemin. Il a cru emprunter à Kant l'idée de la constitution de la morale comme science, mais il a négligé ce que cette idée présupposait : une métaphysique des mœurs. Et c'est parce qu'il a été préoccupé uniquement de faire une science des mœurs que Renouvier n'a pas compris le rôle de la religion en morale.

Sans doute, Kant a déclaré que les idées de Dieu et d'immortalité ne sont pas des conditions nécessaires de la loi morale. La liberté est de toutes les idées de la raison la seule dont nous connaissons *a priori* la possibilité parce qu'elle est la condition de la loi morale que nous connaissons. Mais ces idées dont nous ne connaissons pas la réalité sont cependant les conditions de l'application de la volonté morale à l'objet qui lui est donné *a priori*, c'est-à-dire au souverain bien. On peut donc et on doit

en admettre la possibilité au point de vue pratique, quoique théoriquement elles nous soient inconnaissables. Si pour Kant la liberté seule a de la réalité (et cela au moyen de la loi morale) c'est qu'il veut préserver la morale de l'*empirisme* et du *mysticisme*. L'empirisme fait consister le bien et le mal des conséquences de l'expérience ; le mysticisme repose sur des intuitions réelles mais non sensibles et se perd dans le transcendant. Il est encore plus important de se préserver de l'empirisme que du mysticisme, car ce dernier se concilie encore avec la pureté et l'élévation de la loi morale. La loi morale conduit par le concept du souverain bien à la *religion*, c'est-à-dire qu'elle conduit à reconnaître tous les devoirs comme des ordres divins, non comme des sanctions ou des ordres arbitraires d'une volonté étrangère, mais comme des lois essentielles de toute volonté libre en elle-même. Et c'est ainsi que le principe chrétien de la morale n'est pas contraire à la conception kantienne. Ce principe est en effet l'autonomie de la raison pure, pratique par elle-même, parce que cette morale fait de la connaissance de Dieu et de sa volonté la base, non de la loi, mais de l'espoir d'arriver au souverain bien par l'observation de la loi. De plus, elle place le *mobile* propre à faire observer la loi, non dans les conséquences désirées, mais dans la représentation du devoir dont la fidèle observation nous rend dignes d'acquérir le bonheur.

Pour Renouvier, l'esprit qui veut accepter la morale comme telle et pour elle-même doit s'affranchir de *toute intervention de la foi religieuse* dans le domaine de la morale. Le sentiment religieux peut intervenir pour tenter d'expliquer l'origine du mal dans l'Univers. Il suppose la croyance intime à l'existence d'un ordre universel où le problème du mal trouverait sa solution. Le mobile religieux *s'ajoute* au mobile rationnel, mais il n'est pas nécessaire à la moralité. La morale ne conduit pas forcément à la religion. Elle ne saurait repousser un but universel puisqu'elle pose une loi universelle. Elle cherche le principe d'une conciliation finale entre le devoir et le bonheur. Et elle arrive à postuler une harmonie naturelle et finale des phénomènes qui se trouve être postulée aussi par la religion. Mal-

gré ce point de contact, la morale reste indépendante. Renouvier néglige le côté universel de la religion pour ne voir en elle que la croyance individuelle. Il n'a pas vu que la religion pénètre l'homme d'universel. Il a surtout marqué le danger de la religion de dissoudre l'homme dans l'universel. Mais pour éviter ce danger, déjà signalé par Kant, il est tombé dans l'empirisme, plus grave encore selon Kant. Privé de l'universalité du monde intelligible et de l'universalité que la religion donne à la morale, il s'est vu dans la nécessité d'insister surtout sur le caractère *juridique* de la loi pour lui donner une valeur obligatoire, catégorique. La question des rapports de la justice et de l'amour a été tranchée par Renouvier dans le sens d'une priorité de la justice. Nous allons voir cependant que les objections de Secrétan ont singulièrement atténué la rigueur de ce point de vue juridique.

CHAPITRE VI

Le fondement juridique de la morale et les rapports de la justice et de l'amour

Charles Renouvier ! Charles Secrétan ! Deux contemporains, deux philosophes, deux amis. Tous deux épris de vérité morale. La différence de nationalité, de confession, de culture, devrait, semble-t-il, les rendre étrangers l'un à l'autre. Mais ce qui les unit est supérieur à ce qui les sépare. Un même souci de sincérité, une même ardeur généreuse à propager leurs idées, un même idéal, un respect mutuel et une même conviction nous expliquent leur rapprochement. Ils se soumettent réciproquement le plan de leurs ouvrages, ils s'envoient leurs travaux, ils se demandent conseil et se critiquent avec une franchise qui n'exclut pas la bienveillance. Mieux encore, ils se rendent visite, ils s'écrivent et leurs lettres témoignent d'une grande vigueur dans la polémique et d'une profonde amitié. Secrétan utilise le plan d'un des ouvrages de Renouvier pour un de ses cours universitaires. Renouvier lit attentivement les œuvres de Secrétan pour en tirer parti. Dans leur vieillesse, usés de corps, mais restés jeunes de cœur, ils s'invitent au travail pour combattre l'envahissement de la tristesse. Leur amitié ne devait prendre fin qu'à la mort de Secrétan, en 1895.

1. Les objections de Secrétan

La question des rapports de la justice et de l'amour ne pouvait manquer de donner lieu à un échange de vues intéressant entre les deux philosophes. Renouvier, par réaction sans doute contre le vague sentimentalisme saint-simonien, teinté de christianisme, professé dans sa jeunesse, a fondé sa philosophie morale sur la notion de justice à l'exclusion de l'amour. Secrétan lui reproche ce point de vue exclusif et tient pour nulle et non-avenue l'opposition irréductible de la justice et de l'amour. Que devient cette opposition, écrit-il, « dès qu'on prend l'amour au sens raisonnable, au sens positif et non pas au sens de l'amour passionné, qui, faisant acception des personnes, poursuit en réalité une satisfaction personnelle et n'est dès lors qu'une forme de l'égoïsme et du besoin ? » (Lettre du 19 août 1869)¹. La vérité, c'est que la justice est fondée sur l'amour, et l'amour est réglé par la justice. Renouvier lui répond : « J'accepte volontiers votre formule de la justice, fondée sur l'amour et amour réglé par la justice, je la trouve psychologiquement vraie. » (Lettre du 26 août 1869)². Mais cette formule ne lève pas l'opposition entre les sociétés de saints qui ne se reconnaîtraient point de droits et n'auraient pour règle que l'amour de Dieu et du prochain, et les sociétés civiles, fondées sur le contrat, le droit individuel et la propriété. Plus tard, revenant sur le même sujet, Secrétan dit : « Je trouve que l'amour vrai, *la volonté que l'être soit*, permettant seule à la justice de passer dans les faits, à l'intérêt personnel de s'entendre soi-même, est réellement la clef de voûte où toute la chaîne des notions morales est suspendue et loin de laquelle tout tombe en débris. » (Lettre du 3 février 1874)³. Une année après, il ajoute : « Je suis et reste certain que nos pensées sont identiques, que le désaccord est dans la forme et que la mienne

¹ *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1909, p. 32.

² *Ibidem*, p. 37.

³ *Ibidem*, p. 536.

est plus correcte, parce qu'elle est plus complète et plus compréhensive. Cet accord a été constaté entre nous, il y a déjà plusieurs années, lorsque vous avez accepté comme expression de votre pensée la formule suivante ou à peu près : La bienveillance comme force motrice, impulsion de la volonté morale. La justice comme forme, règle et limite de la bienveillance... N'avez-vous pas accordé dans votre système de morale — *Science de la Morale* — que la bienveillance est nécessaire pour pratiquer la justice ? C'est là le point, le fond, le tout » (Lettre du 8 mai 1875) ¹. Renouvier reconnaît que cette idée lui est familière. Jamais il n'a « approuvé Kant d'avoir admis un jeu possible de la raison sans le sentiment, sans la passion » (Lettre du 13 août 1875) ².

En 1882, Secrétan publiait dans la *Revue Philosophique* un long article : Du principe de la morale. Il y étudie la justice selon Kant et selon Renouvier. Le principe de la généralisation des maximes est la règle de la justice pour ces deux philosophes. Mais ce n'est qu'une règle formelle. « Agis ainsi si tu agis, telle est la loi : l'impulsion qui fait agir doit venir d'ailleurs » ³. Kant et Renouvier affirment que toute la morale est renfermée dans la justice. Au fond, ils ne le croient pas. Ils constatent le fait de la bienveillance dans le cœur humain et finissent, après maintes tergiversations, par lui accorder une valeur positive, ce qui ne va pas sans troubler leurs conceptions premières. Renouvier ne veut pas que la bonté soit un devoir, parce que, en tant que passion, elle n'a point de règle et contrecarre souvent la justice. En entraînant les autres devoirs dans l'incertitude et la contradiction, elle viole la justice. Le *sentiment* pris pour mobile exclusif des actes amènerait des désordres sans nombre. Nous reprochons à la justice d'exclure les affections alors qu'elle ne fait que les régler. Secrétan repousse avec énergie cette façon d'envisager la bonté. Elle n'est pas un sentiment, car le sentiment se rapporte à nous, comme le plaisir et la souffrance ; la bonté, au contraire, porte sur autrui.

¹ *Revue de Métaphysique et de Morale*, p. 549-550.

² *Ibidem*. p. 826.

³ *Revue Philosophique*, 1882. Tome I, p. 397.

Elle n'est pas une passion, car « qui dit passion dit passivité, affection de la volonté, tandis que la bonté est souverainement libre et active »¹. La bonté est une forme de la volonté, elle la dirige vers le bien. Elle est l'accord de la raison et de la volonté. Elle est la volonté raisonnable et vraie. Elle n'est donc pas sans règle. D'ailleurs Kant et Renouvier sont obligés de reconnaître qu'un agent purement rationnel n'est, somme toute, pas moralement supérieur à l'agent passionnel pur, étant donné des actes identiques. Enfin, Renouvier après avoir posé la justice et la bonté comme *incompatibles*, finit par accorder que la bonté est une condition de la justice, et proclame la valeur positive d'une conduite qui dépasse ce que la justice réclame, ce que le devoir ne commande pas. C'est le don de soi, le renoncement à son droit, le dévouement à l'humanité par des travaux qui passent la mesure de l'obligation. C'est le sacrifice, c'est l'amour en un mot, mais un amour raisonnable inspiré par la conviction d'une solidarité libre entre tous les hommes. Cette fois, Secrétan approuve pleinement. « Il fallait bien en venir là, il fallait bien qu'une âme droite aboutît à la vérité ! La pensée que le philosophe énonce en quelques mots lumineux forme la clef de voûte de l'ordre moral. Il le sait et il l'avoue, mais à contre-cœur ; on dirait d'un témoin à qui la torture arrache mot après mot le secret qu'il voulait taire »². Si la bonté, *en tant que passion*, engendre des conflits avec la justice, la bonté véritable s'accorde pleinement avec la justice qu'elle réalise. « Alors évidemment, l'autre bonté n'était pas la bonne, l'autre bonté n'était pas la bonté. Mais enfin tout est bien qui finit bien »³.

Secrétan n'eut pas longtemps à attendre l'opinion de son ami. La même année, Renouvier publiait dans la *Critique Philosophique* une : Réponse à différentes objections contre le fondement juridique de la morale. Il accorde que la justice reste stérile si elle n'est fécondée par l'amour. Elle serait à elle seule un principe insuffisant. Abstraite, elle serait vaine. L'expérience interne révèle à la conscience sa liaison, par des

¹ *Revue Philosophique*, p. 402.

² *Ibidem*, p. 404.

³ *Ibidem*, p. 406.

affections, avec d'autres consciences. La joie, le désir, l'amour sont les racines profondes de ces affections. Il reste entendu cependant que la justice est une règle, qu'elle est l'ordre de la charité. Secrétan est bien obligé de convenir que l'amour a besoin d'être réglé, la charité ordonnée. Les deux penseurs sont tombés d'accord, et c'est Renouvier qui mettra le point final à cette discussion par cette définition : « Il n'est pas possible de déduire du principe de l'amour un principe tel que celui de la justice, dont l'application limite le sentiment et les effets de l'amour » ¹.

2. Les vues nouvelles de Renouvier

Secrétan est, nous semble-t-il, trop vite disposé à croire que l'accord est complet entre Renouvier et lui. Mais il est indéniable que Renouvier a été obligé de revenir à une appréciation plus exacte du rôle de l'amour dans l'activité morale. Il disait encore peu de jours avant sa mort qu'il aurait ajouté quelques pages sur la bonté s'il avait eu à refaire une édition de sa *Science de la Morale*. Cependant il aurait maintenu son point de vue juridique et n'aurait probablement rien changé à ce qu'il dit du mérite. Cette notion du mérite, étrangère à Kant et à Secrétan, provient de ce que Renouvier donne la première place à la justice, au lieu de considérer la justice et l'amour comme les deux faces inséparables d'un même idéal. La notion du devoir chez Kant est si haute qu'elle ne saurait être dépassée par la recherche d'un bien purement méritoire. Et chez Secrétan la définition de l'amour, accord de la raison et de la volonté, comme la justice, fait tomber complètement la question du mérite. Mais pour Renouvier qui envisage le devoir comme un travail, le mérite consiste, une fois son travail fait, à se dévouer à autrui. Le sacrifice, le dévouement, le désintéressement sont en somme des vertus surérogatoires. Cette idée provient sans doute de ce que Renouvier ne voit d'abord dans

¹ *Critique Philosophique*, 1882, p. 10.

l'amour qu'un sentiment, une passion qu'on ne se donne pas à volonté. Une morale fondée sur la charité constituerait une société vouée à l'arbitraire et à la confusion. Le sentiment ne doit pas se substituer à la raison pour l'établissement des principes réglant les rapports entre les hommes. La morale de l'amour peut aller jusqu'au sacrifice. Or l'individu a un devoir sacré et un droit intangible : c'est de respecter sa personne. La morale se fonde sur la réciprocité de l'obligation pratique, sur la corrélation du devoir et du droit. Elle demande le perfectionnement de soi-même par la réalisation de la justice.

Cependant Renouvier, avec sa franchise et son ardent besoin de vérité, s'aperçoit bien qu'il doit tenir compte des objections de Secrétan. Il n'a pas voulu bannir l'amour du champ de la morale, certes, mais ce n'est pas encore suffisant. Il reconnaît maintenant que l'amour est indispensable à la justice. Vouloir la réalisation de la justice, c'est aimer la justice. La raison établit les principes, elle est impuissante à elle seule à les mettre en œuvre. « Nulle règle au monde n'est par elle-même une force et un moteur »¹. La raison formule les règles, l'amour concrétise pour ainsi dire les règles, leur donne une forme vivante et les réalise pratiquement. L'amour est donc de l'essence de la justice. Élément de la nature humaine, il est inclus dans la justice. Otons tout principe d'amour, et il nous deviendra incompréhensible que l'homme se reconnaisse des *semblables* plutôt que des *contraires*. « La justice a donc un fondement dans l'amour, comme tout ce qui sort du cœur humain est inséparable de l'esprit humain »². L'amour est limité, réglé par la raison. La justice l'appelle pour se maintenir et se réaliser. L'amour en devenant plus étroit, devient plus sacré. Mais on ne peut pas donner à l'amour le nom de loi, puisqu'il est soumis à l'autorité de la raison. On se demandera avec Secrétan si l'amour n'est pas un devoir « dont l'être sensible serait l'objet direct en sa qualité d'être sensible ». Renouvier l'admet. Si l'être sensible se prend pour objet direct, l'amour

¹ *Critique Philosophique*, 1873. Tome I, p. 217.

² *Introduction à la Philosophie Analytique*, p. 84.

est un devoir pour l'agent moral. Seulement, ce devoir n'ayant pas de droit *corrélatif*, ne peut être entendu que comme un devoir envers soi-même.

Au fond « tout ce qui est véritablement bon doit être juste... et tout ce qui est juste doit être bon » ¹. Telle est la vraie relation à établir entre la justice et l'amour. L'amour qui contrecarrerait les effets de la justice ne serait pas plus moral que la justice qui aurait des effets mauvais. Il y a donc une relation, une réciprocité, un accord fondamental. La justice donne à l'amour son caractère moral. L'amour est la puissance de réalisation de la justice. Voilà ce que le concept idéal exige.

Mais Renouvier qui tient à son idée d'une morale humaine, s'appliquant au monde donné constate que la réalité a transformé le problème. « Il est de fait que dans notre monde tout ce qui est bon n'est pas juste ; car une infinité de bonnes choses, unanimement jugées telles et goûtées par les particuliers, ne sont pas justes en leurs rapports, leur origine, leurs attributions, leur mesure, leurs effets. Et tout ce qui est juste n'est pas bon ; car justes ou injustes qu'elles soient, les choses tournent à bien pour les uns, à mal pour les autres » ². Si au point de vue rationnel la justice offre à la morale une assise plus ferme et plus précise que l'amour, en fait la question de savoir qui l'emporte, de l'amour sur la justice ou vice-versa, se pose autrement parce que la morale n'est pas obéie. La réalité que l'homme a voulue ne répond pas à la norme posée par la conscience.

A l'origine, l'homme n'est ni bon ni méchant. Il n'a pas le mal en lui en acte, il l'a en puissance. Il est innocent, il est peccable. Le bien, le mal dépendent de l'exercice de sa liberté. Est-ce à l'égard de l'amour pur et absolu que l'homme a failli ? Non, car l'amour n'est point une loi. « Le premier manquement à la loi morale s'est donc produit essentiellement à l'encontre de la justice » ³. La justice était la loi même. Le péché est une violation de la justice. On comprend dès lors que l'idée de justice « donnée d'abord à l'état de sentiment et presque d'ins-

¹ *Nouvelle Monadologie*, p. 261.

² *Ibidem*, p. 261.

³ *Introduction à la Philosophie Analytique*, p. 80.

inct est allée se précisant, se formulant, et que des applications successives de cette idée ont été faites à l'établissement social » ¹.

Certes Renouvier a raison de faire découler la notion de justice de l'idée de loi. La justice est la conformité à la règle. Si cette règle n'est pas appliquée, la justice est supprimée en fait. Mais l'amour est lésé lui aussi. La loi morale nous révèle notre liberté. Le devoir nous apprend que nous ne nous appartenons pas à nous-mêmes. Il réclame un don volontaire de soi-même à autrui. Or ce don volontaire est l'essence même de l'amour. Le premier manquement à la loi morale se produit à l'encontre de la justice et de l'amour. Sans doute la justice a une réalité indépendante de l'amour, quoiqu'elle ne puisse se réaliser pleinement que par l'amour. Vinet, par exemple, a bien vu que les deux notions sont à la fois distinctes et inséparables ; distinctes puisque dans la pratique la justice est plus rare que l'amour, inséparables puisque l'amour est une justice supérieure. Si Renouvier avait établi dès l'origine les rapports de la justice et de l'amour, il aurait pu éviter de poser les principes de sa morale sur un fondement exclusivement juridique.

La justice organise les relations. Elle exige que l'homme obéisse à la loi morale. Mais pour que cette obéissance soit possible, il faut que l'amour intervienne comme puissance de réalisation. La justice donne à l'amour son caractère moral. A ce point de vue, il n'est plus nécessaire de savoir laquelle des deux notions est supérieure à l'autre. Elles se complètent et s'appellent l'une l'autre. La justice est la vérité du monde moral. Elle fait de l'amour un commandement. L'amour est la vie du monde moral. Il accomplit la loi et réalise l'ordre donné. Les deux notions sont indispensables pour constituer et réaliser la morale.

Renouvier n'a pas cru devoir introduire dans sa *Science de la Morale* ses vues nouvelles sur les rapports de la justice et de l'amour. Mais nous pouvons nous rendre compte de l'évolution de sa pensée en consultant ses derniers ouvrages. La *Nouvelle*

¹ *Introduction à la Philosophie Analytique*, p. 81.

Monadologie et le *Personnalisme* nous apportent les éléments qui complètent la morale néo-criticiste. Puisque le mal a trouble l'ordre établi et empêché l'homme d'atteindre le bonheur par l'observation parfaite de la loi morale, il est nécessaire de postuler une harmonie finale des phénomènes qui rétablisse la réunion de la loi et du bonheur. L'homme ne conforme pas sa vie à l'idéal qu'il porte en sa conscience. Il pèche et se corrompt. Sa corruption entraîne celle de la société entière. Il doit reconquérir l'idéal perdu. Et il le peut parce qu'il est soutenu par l'espoir d'un avenir réparateur dans lequel il accomplira la loi morale dans toute sa pureté.

CHAPITRE VII

Le Personnalisme complément de la Science de la Morale

Renouvier s'était d'abord donné pour tâche exclusive d'étudier l'homme et ses fonctions constitutives, le monde et les lois des phénomènes qui le composent, l'histoire des idées, des religions, des systèmes, le rôle de la liberté au cours du développement de l'histoire. Il ne devait pas en rester là.

L'importance capitale de la liberté dans la morale devait l'amener à étendre les bornes de son investigation et à réclamer pour le philosophe le droit de s'occuper des grands problèmes de l'origine et de la fin de l'homme et du monde, pour chercher à les résoudre, à l'aide des principes directeurs qu'il avait jusqu'alors appliqués à l'interprétation des phénomènes du monde donné.

Déjà, en 1867, il assignait à la philosophie le rôle de rechercher la théorie de la marche de l'humanité, l'explication du mal, des religions et des métaphysiques, de poursuivre dans toutes les directions une enquête sur tout ce qui concerne l'intelligence et la vie. Par des postulats qui prolongent l'expérience, il voulait faire droit aux légitimes revendications du sentiment religieux et des besoins d'ordre passionnel, si puissants dans la conduite de l'homme. Là où la science ne peut ni affirmer, ni nier, la carrière est ouverte, le sentiment s'y portera d'instinct et la spéculation s'exercera sur les probables. Un vaste champ de possibles, objets de la croyance qu'autorise

la raison, reste à explorer. « Il ne s'agit pas de rétablir la métaphysique après l'avoir détruite, d'entrer dans le monde des noumènes ; le monde invisible enveloppe le monde dans lequel nous vivons, est soumis aux mêmes lois, organisé de phénomènes analogues, il s'agit de mieux entendre la partie en la reliant au tout par des hypothèses conformes aux exigences de la vie morale »¹. Il y a des problèmes qui ne sont l'objet d'aucune science particulière et qui restent l'objet propre de la philosophie critique. Telles sont, par exemple, les questions de l'immortalité de l'âme, de l'existence des dieux ou de Dieu, du gouvernement moral du monde, etc. Si des solutions mathématiques sont impossibles, du moins des hypothèses se proposent, des systèmes se construisent et s'opposent, et il y a lieu d'en discuter la vraisemblance et la probabilité. Pour ce, il faut prendre la conscience comme centre, et après l'avoir rendue intelligible à elle-même, rayonner en tous sens, définir tous les phénomènes, découvrir toutes les lois, étendre les inductions jusqu'à ce monde inconnu, mais lié au monde donné, qui est accessible par conjecture. « Il faut borner rigoureusement la spéculation à l'étude de la représentation et de ses lois, sous les conditions de l'expérience possible, ensuite aux postulats, aux inductions qu'une telle méthode autorise »².

Les limites de la spéculation ainsi définies par Renouvier, peut-on dire, avec M. Séailles, « que sur le tard, il a perdu courage, et que, sentant la faiblesse, l'impuissance de l'homme solitaire, il s'est réfugié dans l'espoir du salut individuel et a sacrifié la foi morale à la foi religieuse »³ ? Nous ne le pensons pas. Nous croyons que M. Henri Bois est dans le vrai lorsqu'il affirme que « le devoir et la liberté, la croyance libre et morale, formaient pour lui... les assises suprêmes de la pensée et de la vie. Profondément *morale*, sa conception était éminemment *religieuse*. Tout en marquant très nettement les limites respectives de la science, de la philosophie, de la religion, il a toujours soutenu la légitimité de la foi religieuse,

¹ SÉAILLES. *La Philosophie de Ch. Renouvier*, p. 160.

² *Philosophie rationnelle*. Tome III, p. 158.

³ SÉAILLES. *La Philosophie de Renouvier*, p. 299.

et en a même montré l'utilité, la nécessité »¹. Renouvier a compris que la méthode phénoméniste conduisait à la question, d'abord écartée, de l'origine du monde résolue par la doctrine de la création, et sa foi dans la loi morale lui a fait postuler les trois hypothèses de la divinité, ou souverain bien universel, de l'immortalité, ou destinée future de la personne humaine, de la liberté réelle, ou fondement essentiel de la moralité.

En 1872, Renouvier écrivait : « Nous disons que l'homme a le devoir et le droit d'affirmer qu'il est libre, que son âme est immortelle et qu'il y a un Dieu, parce que l'homme est un être moral. Il y a un Dieu, une âme et une liberté, parce qu'il y a une Loi morale. La loi morale est ainsi la première de toutes les vérités, le fondement de toutes celles de cet ordre. Et c'est la liberté qui l'affirme en s'affirmant elle-même. Tels sont les premiers principes du criticisme »².

Renouvier a donné à sa philosophie entière le nom de Personnalisme, qu'il avait d'abord désignée sous celui de Néo-Criticisme. Les notions morales de la personne expliquent ce changement de nom. C'est la personne qui, par un acte d'adhésion de la volonté, s'empare de la vérité, c'est elle qui est cause de ses représentations et de sa conduite morale. De plus, la personnalité, base de tout le système, se retrouve à son sommet. Le monde est l'effet d'une initiative volontaire, le résultat d'un acte créateur souverainement libre.

M. Arnal a donné un exposé complet de la Philosophie religieuse de Renouvier. Nous nous bornerons ici à un exposé succinct de la théodicée de Renouvier, indispensable à la compréhension des principes de la morale. Cette théodicée est le couronnement de tout le système. Elle affaiblit sans doute la thèse de Renouvier de faire de la morale une science, mais elle confirme au fond son inébranlable conviction en la réalité du monde moral.

¹ H. BOIS. *Foi et Vie*, 1903, p. 493.

² RENOUVIER. *Critique Philosophique*, 1872, p. 70.

1. L'idée de Dieu

Il est intéressant de suivre l'évolution de Renouvier au sujet de la croyance en Dieu. Parti de l'athéisme, il devait, à un moment donné, postuler l'hypothèse du polythéisme pour arriver finalement à l'affirmation de Dieu, personne unique. Son athéisme a, il est vrai, un caractère particulier. Adversaire irréductible de l'Absolu, Renouvier accorde que l'athéisme serait la seule et vraie méthode rationnelle, s'il parvenait à extirper de l'esprit humain l'idée d'une substrat quelconque, Matière, Substance, Infini, Absolu, d'une fatalité aveugle, contradictoire et inintelligible. Mais l'athée déclaré verse toujours, soit dans le matérialisme, soit dans le panthéisme. En ce sens, l'athéisme est une erreur mortelle pour l'humanité. Poser un univers, où les personnes ne comptent pas, où l'homme est un accident, où seule la matière est permanente, ce n'est ni le rendre acceptable pour le cœur, ni surtout intelligible pour la raison. Cet athéisme-là est une religion du néant, qui ruine nos espérances les plus sacrées. Le véritable athéisme, critique, scientifique, nie l'Absolu quel qu'il soit, celui des théologiens, des spiritualistes, des matérialistes, des panthéistes. « Le véritable athéisme n'exclut point le véritable théisme, ni dans le sens moral, ni même dans le sens anthropomorphique de ce dernier mot »¹.

A l'égard des religions, le philosophe admettra leur légitimité, si elles respectent la raison et les faits de la logique, de la psychologie, de la morale et de l'histoire. La loi morale et les croyances qui en découlent réclament le droit de contrôle sur tout ce que la théologie spéculative peut élaborer en matière de foi. Elles repoussent donc la théologie scolastique comme contraire à la saine raison, par sa prétention de faire de la philosophie sa servante (*ancilla theologiae*). Sans doute, il y a dans la religion un domaine de mystère et de foi auquel la philosophie reste étrangère. Mais la phi-

¹ *Logique*, p. 256.

losophie et la théologie peuvent se rencontrer sur plus d'un point, et Renouvier ne veut pas repousser une croyance sous prétexte qu'elle est l'objet de la foi d'une religion déterminée.

Si nous voulons nous faire une idée de Dieu, il ne faut pas reculer devant l'anthropomorphisme, mais l'accepter au contraire comme le premier dogme de toute foi religieuse. Il y a un Dieu, parce qu'il y a une Loi morale. C'est la Loi morale qui nous fait conclure à un ordre cosmique, c'est elle qui est la première vérité et le fondement de toutes les autres. Dieu doit être conçu comme la Loi morale affirmée comme donnée cosmique. La suprématie du bien, la croyance à l'universalité du bien et sa réalisation finale, voilà la seule foi en Dieu, accessible à la raison. Si de la Loi morale, donnée de la conscience, nous passons à la Loi morale, donnée de l'univers, nous affirmons le règne de Dieu dans l'entier développement des phénomènes. « S'attacher par la croyance à l'existence d'un ordre de Bonté qui sauve la personne et assure la victoire au Juste, c'est affirmer Dieu, sans autre chose en connaître »¹. Tout le problème philosophique peut se poser sous la forme d'une alternative : affirmer ou nier l'existence d'un ordre moral de l'univers. L'intelligence ne peut à elle seule choisir entre les deux termes de cette alternative, c'est à l'homme libre qu'il appartient de décider ; cela en toute responsabilité et avec la pleine conscience des conséquences de son choix.

Renouvier prend parti pour la croyance en un seul Dieu, c'est-à-dire qu'il affirme un ordre moral réel qui domine l'expérience, d'une perfection morale réalisée en une personne en qui le Bien trouve son accomplissement intégral. Si de la Loi morale, nous concluons à l'idée de Dieu, réciproquement de l'idée de Dieu découle la Loi morale. Plus l'idée de Dieu est élevée, plus aussi la notion de l'obligation devient morale. « La parfaite justice et la parfaite bonté, vertus inaccessibles pour chacun, sont, en qualités d'idées, toujours présentes et inaliénables de la pensée de tous, car elles s'imposent à tous, médiocres ou méchants, comme les patrons sur lesquels ils se jugent naturel-

¹ *Psychologie rationnelle*. Tome III, p. 193.

lement. Les meilleurs, qui tâchent à s'en approcher de loin, croient ou voudraient pouvoir croire qu'elles sont la loi profonde du monde. *L'homme de bien veut que Dieu existe*, dit Kant : au fond de son intelligence incertaine, hésitante, de ses amours trompés ou aveugles, de ses volontés chancelantes, il sent pour sa conscience et pour le monde, le besoin de la justice suprême qui doit résider dans la souveraine intelligence. C'est ce dieu-là que *veut l'homme de bien* »¹.

L'ordre moral auquel Renouvier fait appel pour légitimer ses croyances ne trouve sa réalisation vivante et parfaite que dans une *personne* : la personne de Dieu. Si nous sommes des consciences, Il est la Conscience. Nul ne peut se vanter de *savoir* qu'un tel Dieu existe. La conviction dans ce domaine n'est pas une certitude *logique*, mais *morale*. Kant avait déjà dit : « Je ne puis pas dire qu'il est moralement certain qu'il y a un Dieu, mais que *je* suis moralement certain ». A ce point de vue, les vérités les plus précieuses sont à la portée de tous ; elles dépendent d'un acte de foi libre, non d'une philosophie accessible à quelques rares initiés. La *loi de personnalité* nous permet de caractériser ce que la conscience divine a à la fois d'universel et d'individuel. Que serait un être universel et absolu, dépourvu de personnalité ? Que serait le monde moral s'il n'avait pas son fondement, son appui et sa réalisation dans la *Personne* vivante et souveraine de Dieu ? Cette personne est *parfaite*, car elle ne serait pas Dieu si elle n'était pas parfaite. « La perfection de de Dieu est la forme généralisée, éminente de celle que nous cherchons en nous-même, dans la contemplation de cette personne que nous voudrions être, et de cet idéal de vérité, de justice et de beauté, que tout contredit et opprime autour de nous »². La perfection implique la conscience, la volonté, la providence. Elle se définit principalement par la *justice* et la *bonté*.

La notion de perfection, inséparable de l'idée de Dieu, ne porte pas sur l'intelligence seulement. Faire de Dieu un être

¹ *Nouvelle Monadologie*, p. 462.

² *Ibidem*, p. 459.

éternel dans le temps, infini dans l'espace, ce n'est pas le rendre parfait. (Sur la question de l'éternité de Dieu, la *Revue de Théologie et des questions religieuses*, décembre 1898, mai 1899, a publié un article de M. H. Bois qui, après une pénétrante analyse, maintient l'éternité de Dieu par sa thèse de l'Eternité simultanée suivie de l'Eternité successive). La seule et véritable perfection possible est la perfection morale, avec les attributs caractéristiques de la justice (énergiquement mis en relief par le prophétisme israélite) et de l'amour (mis en lumière par l'Evangile). Par ces deux attributs, la théodicée est devenue la question vitale de la théologie. La perfection ainsi entendue, « Dieu est la conscience morale parfaite, c'est-à-dire la souveraine justice et la souveraine bonté, qui veut la justice et qui la fait.... L'idée de perfection morale est une des plus claires qui nous soient données. Les relations sur lesquelles elle porte ont beau être démenties, c'est-à-dire, à proprement parler, violées, elles ne donnent prise en elles-mêmes à aucune contradiction logique. Cela tient à ce que les qualités morales ont des degrés d'intensité, sans aucune composition quantitative » ¹.

Le nom de la loi de Dieu est la *justice*, et Il la réalise par l'*amour*. Ces deux notions trop souvent en conflit chez l'homme, forment en Dieu une parfaite *harmonie*. S'Il exerce la justice, Il le fait avec amour et cet amour n'est jamais arbitraire. S'Il veut que les créatures morales obéissent à la loi et observent la justice, c'est parce que dans son amour, Il a en vue leur bien seul. Créateur de l'ordre moral et du monde, Il se soumet le tout premier librement à ce qu'Il a volontairement établi. Dieu n'est pas seulement le Législateur souverain du monde, Il en est aussi le Créateur.

2. La Création

Le monde n'est pas composé d'une Substance absolue, infinie dans le temps et l'espace, et soumise à la Nécessité. Il est une

¹ *Nouvelle Monadologie*, p. 460.

synthèse des phénomènes, un ensemble de tous les rapports composant la représentation, il est donc fini et il a commencé. Les phénomènes, seuls objets de connaissance, sont aussi la seule réalité ; l'infini quantitatif actuellement réalisé est contradictoire ; la nécessité absolue, en méconnaissant le rôle de la liberté, ne peut prétendre à une explication satisfaisante du monde donné. Reste donc la seule hypothèse plausible qui exclut l'Infini et la Nécessité, l'hypothèse de la *Création*. Le déterminisme *universel* et le mécanisme sont des hypothèses extra-scientifiques. La méthode scientifique présuppose le déterminisme dans l'objet particulier et limité qu'elle étudie, afin d'en définir l'espèce et l'étendue. Hors de là, elle est incompétente et il lui est impossible de nier formellement que la *vraie loi* ne soit pas la liberté, fondement de l'*ordre moral* et de l'*ordre universel*.

La vraie doctrine de la création est celle de l'établissement premier de l'homme libre dans une nature harmonique. Elle seule permet d'expliquer le péché. Le principe de l'empire moral devait être le principe de la création. La perfection était à l'origine des phénomènes. Elle sera à la fin. L'espace intermédiaire occupé par le règne du mal est dû au mauvais usage de la liberté. Cette explication satisfait à la fois à ce que la justice réclame et aux conditions de l'expérience. Le monde, à l'origine, devait réunir deux propriétés qui épuisent le contenu de l'idée du bien : l'une est le bonheur ou satisfaction individuelle des besoins légitimes de l'homme, l'autre est la justice ou loi des rapports de l'homme avec ses semblables pour permettre à chacun de réaliser pleinement sa destinée.

Renouvier n'est arrivé que tard à cette idée de la création, et certains de ses disciples n'ont pas voulu le suivre jusque-là. Ils ont hésité devant le dogme de la création à cause de toutes les conséquences qu'il implique. Qui dit création, dit Créateur, et si pour beaucoup l'hypothèse-Dieu est plausible, elle n'est qu'une hypothèse et ils refusent à Dieu de s'ingérer dans les affaires d'un monde dont il serait l'Auteur. Renouvier ne devait pas, en effet, en rester à la création. Sa conception de l'ordre de la création, d'une perfection d'origine de la nature où la

justice et le bonheur pouvaient être réalisés, mais ne le furent point, l'amène à rejoindre Leibnitz et à poser comme celui-ci la doctrine des monades et de l'harmonie préétablie, « par laquelle est établie *a priori* et pour toute la suite des temps, l'accord constant, invariable de toutes les déterminations spontanées corrélatives de ces êtres » (les monades)¹.

Au fond Renouvier rétablit ici la distinction du monde intelligible et du monde sensible qu'il avait combattue chez Kant. Mais il avoue que l'harmonie première de la création nous est complètement inconnue. Il nous est impossible de savoir les conditions dans lesquelles étaient placées les monades supérieures. Nous pouvons en avoir cependant une faible idée par l'être humain actuel, dégradé de pensée et de volonté, de liberté et de devoir, mais qui reste néanmoins l'unique donnée très imparfaite pouvant servir à nous faire une image de l'être fini, créé parfait à l'origine. « La vérité, la justice, la beauté, une harmonie consciente d'elle-même en toutes ses parties, tel est l'ordre primitivement institué. On peut dire que l'homme heureux et libre est la personne intégrale. Mais il est libre et le monde est dans ses mains »².

3. La chute

Le monde dans lequel nous vivons est le produit de la chute. Comment expliquer le mal physique, sinon par l'effet du mal moral? Le mal ne saurait être l'œuvre de Dieu. Il est donc l'œuvre des êtres créés libres. La liberté, condition du bien moral, entraîne la possibilité du mal. Cette possibilité est devenue réalité. Le monde est la proie du mal. Or, Dieu étant la Justice et la Bonté a dû créer logiquement un monde juste et bon.

Qu'est-ce que le mal? D'où vient-il? C'est la question la plus redoutable qui se pose à la conscience et à la raison. « La vie, disait Renouvier dans ses derniers entretiens avec son dis-

¹ *Personnalisme*, p. 37.

² *Nouvelle Monadologie*, p. 485.

ciple L. Prat, ne peut avoir d'intérêt pour un penseur qu'à la condition de chercher à résoudre le problème du mal »¹.

La pensée de Renouvier est assez flottante sur ce sujet. Il admet une chute réelle, physique. Il repousse l'hypothèse de Kant. Kant ne trouvait point de source intelligible au mal. Il avançait l'idée d'une chute métaphysique. Mais cette hypothèse est incompréhensible. Renouvier reconnaît bien dans le récit de la Genèse la mention d'une chute réelle. Le péché y est représenté comme la violation d'un commandement formel de Dieu. Mais c'est une explication théologique. Il croit un instant que la science de la morale peut tenter une explication satisfaisante. Cette tentative reste insuffisante. Enfin, il revient à l'explication biblique, mais en plaçant la chute réelle dans un monde antérieur au monde actuel.

Il suppose d'abord qu'à l'origine, la société est parfaite. L'hypothèse d'une société primitive lui paraît plausible. Dans cette société, les hommes sont pourvus de toutes les connaissances adéquates à leur position et à leurs fonctions. Les relations des personnes entre elles sont établies de la meilleure manière possible pour la jouissance des biens naturels. Mais en vertu d'une loi que Renouvier appelle la loi synthétique de l'individualité et de la communauté, il arrive « que l'intérêt de la communauté, c'est-à-dire de la société dans les choses d'intérêt commun pour les individus, peut se trouver à tout moment distinct de l'intérêt de l'individu (de son attrait présent particulier) et en exiger le sacrifice »². Un bien particulier auquel l'individu peut librement prétendre, peut n'être pas partagé par tous. Une passion contrariée, une renonciation forcée fait naître des rivalités entre les personnes. L'homme compare, doute, délibère. C'est dans cette condition psychologique que naissent les idées de devoir, de justice, de bien et de mal. L'idée du mal n'est pas simple. Le mal n'est pas seulement l'opposé du bien. Il résulte « de l'opposition de deux biens en perspective qui ne peuvent s'obtenir que l'un à l'exclusion de

¹ *Derniers Entretiens*, p. 95.

² *Personnalisme*, p. 6-7.

l'autre. Le bien naturel de l'individu peut toujours s'opposer au bien des autres, dès l'origine, en une société normale »¹. Il y a donc des contraintes à subir, des limites à s'imposer. Mais cette coercition peut paraître odieuse à quelques-uns. Ils violent le contrat social de droit et d'avoir et rendent ainsi la justice litigieuse.

Cette hypothèse proposée par Renouvier lui paraît bientôt imparfaite. Elle n'explique pas le mal de la nature ! Le jeu des forces brutes de la nature, qui amène des accidents dont l'homme est la victime, est inconciliable avec l'idée d'une création initiale parfaite. Renouvier constate l'imperfection du monde actuel qui ne correspond pas à l'idée d'une création faite par un Dieu parfait. La Bible reste muette sur l'origine du mal dont la réalité est indépendante du premier péché de l'homme. L'hypothèse d'un Secrétan, définissant le mal « le non-être qui aspire à l'être » est inintelligible. Nous ignorons d'autre part, ce que fut l'harmonie première de la création. L'état premier des espèces, des êtres parfaits et normaux nous est inconnu. La seule chose que nous sachions c'est que, si la liberté rend le péché possible, il n'est du moins pas *renfermé dans la nature* de l'agent libre. Pour le reste, la pensée humaine se trouve en présence d'une énigme indéchiffrable. Mais ce qu'elle peut et doit reconnaître, c'est l'existence du mal et la solidarité des hommes dans le mal.

Somme toute, Renouvier constate que c'est encore la théologie qui a donné l'explication la plus profonde du péché. Le mal est une *violation de la justice*, due à deux causes capitales : l'une que la théologie appelle la *racine du péché*, l'autre son *principe*. La première est la *cupidité*, amour déréglé des biens, déréglé puisqu'il va à ses fins contre le devoir ; la seconde est l'orgueil ou mieux l'*orgueil de la vie*, amour déréglé de sa propre prééminence. Le principe du mal est donc dans l'*égoïsme*, amour de soi et de son bien, qui ne tient pas compte du bien d'autrui. « Le mal rapporté à une conscience donnée est le phénomène quelconque incompatible avec une fin que cette cons-

¹ *Personnalisme*, p. 77.

ciencia se propose à elle-même ou croit devoir être proposée dans le monde »¹.

La chute doit être placée à une époque antérieure à l'état actuel de notre monde, lequel n'est qu'un amas de ruines comparé à l'état primitif parfait. Mais le monde actuel n'est pas un lieu d'épreuves où les hommes sont placés pour être jugés ensuite d'après leurs œuvres. C'est un lieu d'exercices où les hommes, successeurs des membres de la société primitive, s'instruisent au bien par l'expérience du mal. Tous les hommes ont péché, tous sont solidaires, tous ont à supporter les fautes d'autrui et leurs propres fautes. Pour aucun d'eux, cependant, la punition ne dépassera la faute. A l'ancienne conception des peines éternelles, il faut opposer la doctrine de la *mort du pécheur* et de la *vie du juste*. La justice, loi de Dieu, fut donnée à la société primitive, elle a été perdue par la faute des hommes, elle est destinée à être retrouvée dans un monde parfait par ceux-là seuls qui l'auront cherchée pendant leur vie terrestre.

Le mal ! Renouvier y pensait encore quelques heures avant de mourir. Il montrait l'urgente nécessité de le reconnaître franchement au lieu de le voiler. « Je voudrais, disait-il, que l'on apprit à l'enfant à *sentir* le mal, tandis qu'on cherche surtout à le lui déguiser. On lui parle de solidarité et d'altruisme, et du bonheur qui pourra résulter de la solidarité ; on ne lui parle pas de la solidarité dans le mal, qui est indéniable, elle, et de l'injustice commise ou subie ; on ne lui définit même pas correctement la Justice. On lui parle d'amour, on ne lui enseigne pas à aimer la Justice »². La Justice est « la révolte de l'âme contre la méchanceté du mal ». Et le philosophe, en une suprême protestation de sa conscience contre le mal, la douleur et la mort adjure les hommes de chercher la réponse de cet angoissant problème sans repos ni trêve. Nous lui laissons la parole : « Si la douleur pourtant n'était pas *injuste*, si elle était la conséquence naturelle et nécessaire des injustices au-

¹ *Principes de la Nature*, 2^e édition. Tome II, p. 117.

² *Derniers Entretiens*, p. 92.

trefois commises ? Autrefois ! mais quand ? et comment ? C'est la question à laquelle il faut répondre, si l'on veut croire que la vie a un sens. Ici notre hypothèse intervient ou bien une autre, si celle que nous proposons paraît insuffisante, mais il en faut une, il faut une solution au problème. On ne doit pas tricher avec la douleur. C'est ce que l'on fait tous les jours. Mieux vaudrait l'expliquer, et quelle explication serait préférable à la nôtre ? Solidarité dans l'injustice, solidarité dans la faute commise, il en résulte la solidarité dans la souffrance. C'est par cette voie qu'on pourrait s'élever jusqu'à la vraie notion de justice, qui est la notion de ce qui n'est pas, de ce qui devrait être : l'harmonie. » ¹

4. L'Immortalité

La loi morale implique la conscience d'une fin, la réalisation du bien. La croyance à l'immortalité de l'âme est nécessaire pour constituer l'ordre moral et l'harmonie finale. L'homme juste (l'homme de bien s'entend) désire croire, *veut* croire. « Nous voulons aller à la vie immortelle et parce que nous voulons y aller, nous y croyons et nous y allons » ². Sans un monde invisible, sans doute, mais espéré, les lois morales pourraient bien être approuvées et admirées, mais elles ne seraient pas des sources et des mobiles d'action, parce qu'elles ne correspondraient à aucun but rationnel. La liberté, l'obligation, la personnalité seraient des notions illusoires. La personnalité réelle avec ses notions morales implique l'immortalité. La vie que nous vivons n'est pas la vraie vie, elle prépare à la *vie* qui se déroulera dans un monde où la destinée humaine accomplira ce qu'elle aurait dû réaliser à l'origine. Cette *vie*, que les chrétiens appellent la résurrection par la foi dans le Christ, est réservée à ceux qui aspirent, dès ici-bas, à la perfection morale, par la foi à la liberté et à la réalité du bien. La *mort* par contre

¹ *Derniers Entretiens*. p. 95-96.

² *Psychologie rationnelle*. Tome III, p. 196.

(c'est-à-dire la non-résurrection) atteint ceux qui se sont exclus eux-mêmes de la société de ceux qui aiment la liberté et respectent l'ordre moral. L'homme « n'est sur la terre qu'un passant, venant d'autre part, et d'un lieu où il retournera après avoir tiré de ce monde malheureux ce qu'il contient pour son instruction et son perfectionnement ; si nous croyons cela, nous devons penser ce que, d'un point de vue analogue, écrivait il y a dix-huit cents ans un apôtre d'une religion nouvelle :

Ὅ γὰρ ἔχομεν ὥδε μένουσαν πάλιν, ἀλλὰ τὴν μέλλουσαν ἐπιζητοῦμεν (Hébreux XIII, 14) » ¹.

La vie est faite de douleurs, la justice parfaite est hors de la portée de la société, parce que l'homme est naturellement pécheur et placé dans un milieu défavorable, le mal provient de l'égoïsme, la seule fin idéale est le monde céleste conçu en espérance. Le jour où ces sentiments renaîtront sera aussi le jour où la religion renaîtra.

Le Personnalisme de Renouvier est animé d'un bout à l'autre d'un esprit spiritualiste. Il ne doit cependant pas être confondu avec le spiritualisme. Il s'en distingue par la négation de la matière objective, de la substance, de l'universel déterminisme ; par l'affirmation de la croyance volontaire et son rôle dans la connaissance, de la personnalité de Dieu, sans les anciens attributs métaphysiques, enfin par la prise au sérieux de la réalité tragique du mal. Le Personnalisme a les mêmes fondements d'ordre rationnel, selon Renouvier, que la philosophie chrétienne. « Les grandes lignes de la philosophie chrétienne s'appellent la personnalité de Dieu, la création du monde, la liberté de l'homme, sa chute, la corruption de la nature par le péché, la résurrection, le jugement et le salut » ².

Renouvier était fermement convaincu de la vérité de son Personnalisme. « Le Personnalisme, disait-il, est la vérité. J'y suis venu tard, mais tout ce que j'ai écrit, directement ou indirectement, m'y a conduit pas à pas..... Hélas ! ajoutait-il, je suis arrivé à une conclusion qui n'est guère consolante. Si l'on

¹ *Personnalisme*, p. 210.

² *Nouvelle Monadologie*, note p. 534.

tient un compte exact des préoccupations actuelles des hommes, rien n'indique que le Personnalisme puisse être pour les philosophes d'aujourd'hui et de demain autre chose qu'un objet de curiosité. Bien des années passeront avant que la doctrine soit exactement connue. Elle ne le sera peut-être jamais »¹.

Cette prophétie pessimiste d'un philosophe, jugeant au bord de la tombe, la destinée de son œuvre, ne s'est pas entièrement réalisée.

Beaucoup de ceux qui ont lu ses derniers ouvrages, tout en ne partageant pas toutes les vues de Renouvier, admirent du moins la haute valeur morale et religieuse de sa philosophie spéculative et répètent avec lui la belle pensée de Platon, si savoureusement traduite par Loys Le Roy :

« Si, ô Socratès, après tant d'autres qui ont parlé des dieux et de la création du monde, nous ne pouvons rendre raisons de ceste matière du tout certaines et assez perfettes, je vous prie ne vous en émerveiller, ains plus tost vous contenter si les trouvez autant probables que celles d'un autre, réputant que moy qui parle, et vous qui en jugerez, estes hommes, à fin qu'en trouvant mon propos vraysemblable, n'en demandiez rien plus. » (Timée).

¹ *Derniers Entretiens*, p. 62 et 78.

CONCLUSION

C'est à Kant que revient l'honneur d'avoir posé à la morale un objet qui lui appartient en propre. Il l'a dégagée des systèmes dogmatiques qui prétendaient l'établir. Le sort de tous les systèmes est d'être toujours combattu par le scepticisme. Dans cette lutte incessante où des théories sombrent dans l'oubli pour faire place à d'autres qui s'évanouissent à leur tour, la morale jouait le rôle d'une éternelle sacrifiée. Morcelée en préceptes particuliers, elle perdait sa force avec son unité. Kant a mis vigoureusement en relief sa réalité, indépendante des doctrines philosophiques. Il a fait de la morale la doctrine de l'homme. C'est l'homme qui arrive à se connaître dans sa propre loi. Avant d'établir des principes, l'homme a le sentiment d'un devoir qui l'oblige et c'est par devoir qu'il lui faut définir ses devoirs. Si le but vers lequel il tend n'est pas toujours clair et défini, le point de départ, du moins, ne laisse place à aucun doute, c'est l'idée même de loi morale. La force de l'obligation ne dépend plus d'une autorité extérieure, objet de croyance libre, mais se puise dans la constitution morale de l'homme même.

Renouvier a voulu continuer l'œuvre commencée par Kant. Il a eu conscience que c'est dans la voie ouverte par son devancier qu'il fallait s'engager résolument pour trouver la vérité. L'un de ses plus grands mérites est d'avoir repris et développé l'analyse du *fait* moral. Il l'a fait avec une vigueur, une conscience, une persévérance remarquables. « Avoir mis en lumière le rôle et la valeur de la personne morale, la légitimité et l'importance de la croyance dans notre vie spirituelle, avoir affirmé avec une foi inébranlable « la volonté-arbitre », avoir fondé ainsi une école d'individualité, d'éducation et de respect de la

conscience, et cela à une époque où tous les courants du siècle tendaient à écraser la personne sous les excès d'un naturalisme évolutionniste ou d'un socialisme collectiviste, c'est là un service extraordinaire et inappréciable rendu à la cause de l'esprit. A ce titre, la *Science de la morale*, avec la richesse et la profondeur de ses analyses, sa clarté et sa rigueur dans le dégagement des concepts moraux, reste une mine précieuse où il faut toujours revenir puiser »¹.

La place considérable qu'il assigne à la liberté pour rendre compte des faits psychologiques, moraux, sociaux doit être mentionnée tout particulièrement. Renouvier a su renouveler la matière du sujet le plus travaillé par tous les philosophes, celui de la liberté, avec un rare bonheur. S'il s'est beaucoup inspiré des thèses de Jules Lequier (à qui il a consacré à plusieurs reprises un souvenir ému de reconnaissance) il a pourtant le plus souvent donné des vues toutes personnelles sur la liberté. M. Séailles a pu appeler sa philosophie à bon droit une philosophie de la liberté. Inspiratrice de toute son œuvre, sujet et objet du devoir, moyen et fin de tout progrès individuel et social, la liberté est vraiment le premier et le dernier mot de sa morale et de sa doctrine. Elle ne peut s'affirmer nécessairement. Elle est une affirmation libre de la croyance libre. Et s'il est vrai qu'un être libre est un être qui a le pouvoir de se déterminer, Renouvier peut bien se dire l'auteur de sa certitude de la liberté.

Cette certitude explique le caractère essentiellement individualiste de sa morale. Renouvier n'a jamais voulu d'une morale publique et d'une morale privée, d'une morale des Etats différente de la morale des individus. Il n'y a qu'une morale, la même pour l'individu et pour la société, générale parce qu'éminemment particulière, humaine parce qu'elle est dans la conscience de chacun. Cette morale, il la veut basée sur la raison, mais sans exclure la sensibilité et la passion. Il la veut surtout

¹ Frank DUPERRUT : Charles Renouvier. *Revue de Théologie et de Philosophie*, 1904, p. 38.

conforme à la justice parce que la justice est un fait de la raison, une obligation catégorique supérieure à toutes les fins individuelles et collectives. Renouvier voit dans la justice tout le droit et tout le devoir, la dignité et la valeur de la personne, le fondement de la société.

C'est dans la constitution du raisonnable et du juste dans la conscience que Renouvier voyait la fondation de la morale comme science. Cette idée de science est le point faible de sa méthode. Le double fondement expérimental de sa morale est nécessaire mais insuffisant. Lui-même a dû *restituer* dans sa science des éléments d'abord écartés. Il a fini par retrouver les formules kantiennes : l'obligation catégorique, la généralisation des maximes, l'autonomie de la volonté, encore y est-il arrivé par des procédés dont le caractère expérimental s'adapte mal aux formules abstraites qu'il emprunte à Kant. Son désir très louable de faire une morale que tous puissent accepter l'entraîne à accorder des concessions aux morales empiriques qui l'éloignent de la pensée de Kant. La terminologie de Kant exprime avec force l'absolu de sa pensée qui sépare le monde de la moralité et le monde de la nature et de l'expérience. Cette même terminologie reprise par Renouvier nuit à la clarté de ses idées en faisant ressortir la divergence du fond même de la pensée. C'est là la source des contradictions relevées par M. Fouillée avec une insistance qui en exagère pourtant les conséquences.

La dernière philosophie de Renouvier complète, il est vrai, la *Science de la Morale*. L'esprit qui l'anime vivifie les concepts purement formels en les appliquant à la réalité de l'ordre moral universel. Mais ce n'est plus en tant que science que la morale est universelle, c'est en tant que reliée à un ordre supérieur, rationnel, intelligible. Renouvier revient donc, sinon à Kant, du moins à l'idée de Kant. Il renoue les relations de la vie morale et de la vie religieuse. Il comprend maintenant la nécessité d'une vérité transcendante, d'une foi religieuse pour l'observation de la loi morale.

L'homme ne travaille pas seul. Il y a au-dessus de lui une puissance bienfaisante qui lui vient en aide. Dieu agit dans le monde. Dans toute activité morale, nous devons compter sur deux personnes : Dieu et nous. Nous croyons à la vivante réalité du monde moral et du monde spirituel intimement unis. Si la morale a des règles universelles que la raison doit chercher à définir, la religion, l'élan de l'âme vers un Dieu parfait, crée en nous une énergie vivante et agissante, puissance de réalisation du devoir prescrit par la morale. Notre condition d'homme, responsable de nos fautes et solidaire des fautes d'autrui, nous voile parfois l'idéal posé par l'obligation dans toute sa pureté. Mais nous savons que cet idéal a été réalisé par une personne parfaite, venue sur la terre pour témoigner par sa vie de l'union complète de la morale et de la religion. Et cette personne, c'est Jésus-Christ. « Jésus-Christ opère d'une manière suprême et définitive ce chef-d'œuvre magistral : la fusion désormais indélébile, en droit, de la religion et de la morale, portées toutes deux ensemble et l'une par l'autre à la perfection. Jésus-Christ, précisément parce qu'il révèle parfaitement le Dieu qu'il appelle son Père et notre Père, révèle aussi parfaitement l'idéal moral. Et précisément parce qu'il révèle parfaitement l'idéal moral, il révèle aussi parfaitement Dieu »¹.

Notre époque passe actuellement par une crise morale provoquée par l'affaiblissement de la morale du devoir. On peut en trouver plusieurs causes. D'abord dans la protestation vigoureuse de l'individualisme contre le collectivisme autoritaire. Ensuite dans la négation du péché, de la responsabilité, de la liberté et par l'affirmation d'un déterminisme absolu posé au nom de la Science par un besoin de généralisation hâtive et arbitraire. Enfin et surtout par une négation pure et simple de toute influence juive ou chrétienne dans la matière de la morale. Il est plus facile sans doute de « rayer Dieu du programme », suivant l'énergique expression de Renouvier, que

¹ H. Bois. La Morale sans Dieu. *Foi et Vie*, 16 mars 1906.

de reconnaître et définir les rapports étroits qui lient la morale et la religion.

Certains indices permettent cependant de penser que cette crise a déjà dépassé sa période aiguë. L'expérience n'est pas toute la réalité. Nous avons besoin de valoir. Les notions de dignité, de devoir, de justice et de bien n'ont de sens que si nous rattachons l'ordre moral à son fondement véritable, à la personne de Dieu en qui nous avons la vie, le mouvement et l'être.

THÈSES

I

La philosophie de Renouvier est une philosophie morale, fondée sur l'affirmation de la liberté.

II

La philosophie de Renouvier se divise en trois périodes :

1° Une période de recherches. Renouvier croit pouvoir concilier les points de vue les plus opposés.

2° Une période logique. Renouvier pose les principes de son néo-criticisme phénoméniste :

le principe de contradiction, condition de la connaissance,

la croyance à la liberté, condition de la certitude,

la primauté de la morale, condition de la vérité.

3° Une période spéculative. Renouvier achève son système par le Personnalisme qui tire les conséquences théistes des principes néo-criticistes.

III

La morale n'est pas une science. Les sciences constatent *ce qui est*, la morale *ce qui doit être*. Le devoir a une réalité indépendante de la science. Il est objet de croyance.

IV

La morale repose non sur un ordre de *choses*, mais sur la *conscience*.

V

Le devoir est une notion de conscience. C'est en même temps un fait d'expérience et une loi catégorique qui régit les phénomènes.

VI

L'impératif catégorique est la représentation de la loi morale ou obligation.

VII

La liberté ne peut s'affirmer nécessairement. Elle est une affirmation libre de la croyance libre.

VIII

Tout ce qui est véritablement bon doit être juste. Tout ce qui est juste doit être bon. La justice pose l'égale dignité des personnes, établit le droit et le devoir de chacun. L'amour réalise l'ordre exigé par la justice.

IX

La morale trouve sa sanction en elle-même : la conscience du sujet qui la tient pour obligatoire.

X

Distincte de la religion, la morale suppose la religion qui réalise ses principes en un être vivant et personnel.

XI

L'interdépendance de la morale et de la religion a été manifestée et réalisée en la personne de Jésus-Christ.

XII

Dieu, Personne morale parfaite, est le Créateur et le Législateur de l'ordre moral. Le nom de la Loi de Dieu est la Justice. Il l'accomplit par l'Amour.

Vu :

Le doyen :
E. VAUCHER.

Vu :

Le président de la soutenance :
R. ALLIER.

OUVRAGES CONSULTÉS

- ARNAL, André. La philosophie religieuse de Charles Renouvier. Thèse 1907.
- BERTHOUD, Aloïs. Morale chrétienne, cours inédit, 1904-1905.
Dogmatique, cours inédit, 1906-1907.
- BOIS, Henri. La religion, la morale et la science. Leur conflit dans l'éducation contemporaine d'après M. Buisson, 1901.
- DARTIGUE, Albert. De l'idée de Dieu dans le Néo-Criticisme. Thèse 1910.
- FOCILLÉE, A. Critique des systèmes de morale contemporains. 1883.
- JANSSENS, E. Le Néo-Criticisme de Ch. Renouvier. 1904.
- KANT, Emmanuel. Critique de la Raison pratique (Traduction Picavet).
Fondements de la Métaphysique des mœurs (Traduction Delbos).
- MIÉVILLE, Henri. La Philosophie de M. Renouvier et le problème de la connaissance religieuse. Thèse 1902.
- RENOUVIER, Charles. Manuel de Philosophie moderne. 1842.
Manuel de Philosophie ancienne, 2 vol. 1844.
Manuel républicain de l'homme et du citoyen, 2^e édit. 1848, 3^e édit. 1904.
Science de la Morale, 2 vol. 1869.
Essais de critique générale :
Premier Essai : Traité de logique formelle et de logique générale, 2^e édit., 3 vol. 1875.
Deuxième Essai : Traité de psychologie rationnelle d'après les principes du criticisme, 2^e édit., 3 vol. 1875.
Uchronie (l'Utopie dans l'histoire) 1876.
Petit traité de Morale à l'usage des écoles primaires laïques, 2^e édit. 1882.
Troisième Essai : Les principes de la Nature, 2^e édit. 2 vol. 1892.
Introduction à la Philosophie analytique de l'Histoire, 2^e édit. 1896.
Philosophie Analytique de l'Histoire. 4 vol. 1897.
La Nouvelle Monadologie (en collaboration avec L. Prat). 1899.
Les dilemmes de la métaphysique pure. 1901.
Histoire et solution des problèmes métaphysiques. 1901.

Le Personnalisme. 1903.

Les derniers Entretiens, recueillis par L. Prat. 1904.

Critique de la Doctrine de Kant. 1906.

SÉAILLES, Gabriel. La Philosophie de Charles Renouvier. 1905.

REVUES

Année Philosophique.

1867. De la Philosophie du XIX^e siècle en France . . . Renouvier

1868. L'infini, la substance et la liberté id.

1906. Le crépuscule de la morale kantienne L. Dauriac

Bulletin de la Société Française de Philosophie.

1904. Les moments de la philosophie de Renouvier. . . L. Dauriac

Critique Philosophique.

1872. Tome I. Ce que c'est que le Criticisme . . . Renouvier

Le progrès de la Morale Id.

L'essence du Criticisme Id.

1873. Tome I. La loi d'amour et la loi de justice . . . Id.

1875. Tome I. L'impératif catégorique et la loi histo-
rique du progrès Id.

1882. Tome II. Réponse à différentes objections contre

1883. Tome I. le fondement juridique de la morale. . . Id.

1885. Tome II. De la morale exclusivement religieuse. . . Id.

1885. Tome II. La morale criticiste et la critique de

1886. Tome I. M. A. Fouillée Id.

Critique religieuse.

1880. La morale religieuse dans l'âge mo-
derne Gourd

1883-1884. Esquisse d'une classification systémati-
que des doctrines philosophiques . . . Renouvier

Foi et Vie.

1903. Charles Renouvier H. Bois

1906. La Morale sans Dieu. Id.

- 1910 juin. La morale et la science H. Poincaré
1910 septembre. Morale et religion. E. Boutroux

Revue des Cours et Conférences.

1905. La Philosophie de Renouvier G. Milhaud

Revue de Métaphysique et de Morale.

1903. Nécrologie : Charles Renouvier.
La morale de Kant et le temps présent E. Boutroux
La morale de Renouvier. A. Darlu
1909-1910. Correspondance de Charles Renouvier
et de Charles Secrétan.

Revue Philosophique.

1877. Tome I. M. Renouvier et le criticisme français . Beurier
1882. Tome I. Du Principe de la Morale Secrétan
Tome II. Les nouveaux expédients en faveur du
libre-arbitre A. Fouillée
1887. Tome II. Le Criticisme et les doctrines philoso-
phiques L. Dauriac
1895. Tome I. Les abus de l'inconnaissable en mo-
rale A. Fouillée
1902. Tome I. Les problèmes philosophiques et leur
solution dans l'histoire d'après les
principes du néo-criticisme L. Dauriac
1903. Tome II. Nécrologie : Ch. Renouvier.
1904. Tome I. Le Testament philosophique de Ch. Re-
nouvier L. Dauriac
1906. Tome I. Sur la philosophie de Renouvier . . . F. Pillon

Revue de Théologie et de Philosophie.

1904. Charles Renouvier F. Duperrut

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS	5
CHAPITRE I. La première philosophie et le Néo-criticisme de Renouvier	7
1. Les phases de la philosophie de Renouvier	7
2. La première philosophie de Renouvier	9
3. Le Néo-criticisme phénoméniste.	10
CHAPITRE II. La morale rationnelle pure	17
1. Sphère élémentaire de la morale	17
2. Sphère moyenne de la morale	21
3. Sphère supérieure de la morale	23
CHAPITRE III. Restitution des éléments écartés de la loi morale	29
1. Principes secondaires de la morale	29
2. Du mérite	32
3. Les sanctions	33
CHAPITRE IV. La morale comme science	37
1. Le point de vue de Renouvier	38
2. La morale et la religion	43
CHAPITRE V. La morale selon Kant et selon Renouvier	49
1. La raison : fondement de la moralité	50
2. L'obligation : loi de la moralité	53
3. La liberté : condition de la moralité	59
CHAPITRE VI. Le fondement juridique de la morale et les rapports de la justice et de l'amour	65
1. Les objections de Secrétan	66
2. Les vues nouvelles de Renouvier	69
CHAPITRE VII. Le Personnalisme, complément de la Science de la Morale	75

	Pages
1. L'idée de Dieu	78
2. La Création	81
3. La chute	83
4. L'Immortalité	87
CONCLUSION	91
THÈSES	97
OUVRAGES CONSULTÉS	99
